

CINÉMA



Léa Pool et l'esthétique

« La base de mes films est dans son esthétique, explique la réalisatrice Léa Pool, qui lançait cette semaine son tout dernier long métrage, *La demoiselle sauvage*. On reproche aussi à mes personnages d'être indéfinis alors que je les ai désirés justement sans mémoire, sans passé, sans profession. » Une entrevue d'Odile Tremblay.

Page B-4

LIVRES

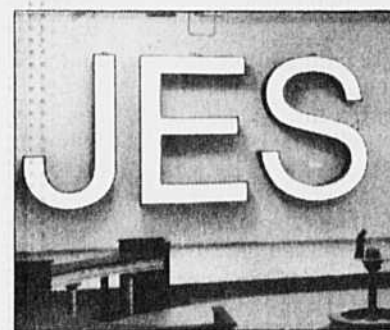


Au Plaisir des livres

Jean Basile a relu deux titres des *Manuscrits de Pauline Archange* de Marie-Claire Blais, parus en poche; Jean Royer interviewe le poète et romancier André Brochu; Lisette Morin recense le nouveau roman de Paule Constant, et Francine Bordeleau celui de Manuel Vazquez Montalban; Yves Navarre poursuit son Carnet.

Page B-6, B-7-B-8

ARTS VISUELS



Art et espace public

En choisissant un thème comme celui de l'art et de l'espace public, pour les Cent jours d'art contemporain de Montréal 1991, Claude Gosselin plonge au cœur d'un débat qui ne cesse de s'animer, non seulement à Montréal, mais dans toutes les grandes villes du monde industrialisé.

Page B-9

Une fraction de seconde volée au réel

Marcel Blouin organise la 2e édition du Mois de la Photo à Montréal

Marie-Michèle Cron

« Il y a quelques années, dans une boîte de cigares, j'ai trouvé ces photographies. Qui se souvient de Géo Harly : je pense qu'il est né il y a un peu plus d'un siècle, qu'il avait un frère, qu'il aimait beaucoup sa mère », écrit Christian Boltanski dans un petit livre au papier rugueux. Le texte s'arrête là. Les images se suivent, jaunâtres; le morceau de ruban adhésif est écorné, les sourires sont timides, les mimiques grotesques et touchantes. À chaque fois que je feuillette ces condensés de vie, je sursaute : je ne connais pas ces gens là mais je me suis attachée à eux, sans raison, avec une imbécile et brutale émotion. Figures d'un passé impérissable. La photographie, énigmatique mais populaire, est là pour transgresser toutes les frontières. Futée, tour à tour ange et démon, insaisissable et protéiforme, toujours prête à nous filer entre les doigts lorsqu'on pense l'avoir attrapé, vrillée au centre de bien des débats théoriques, elle n'en finit pas de délier les langues. Comment alors la faire descendre dans la rue et braquer tous les regards et les projecteurs sur elle ? Comment, encore et toujours, montrer ce qu'on ne saurait voir, découvrir cette fraction de seconde « volée » au réel ?

De retour du Mois de la Photo à Paris qu'il fréquente assidûment depuis 1984, Marcel Blouin, le directeur du collectif « Vox Populi » majoritairement composé de photographes, décide d'organiser avec une équipe chevronnée, un événement international au Canada. Le premier Mois de la Photo à Montréal allait naître et emboîter le pas aux biennales de Paris, Barcelone, Rotterdam, Houston et Turin qui, toutes, se consacrent corps et âme à ce médium séduisant et ambigu. « Le 150e anniversaire de l'invention de la photo a servi aussi de prétexte à cette initia-



Une photographie d'Aldo Vitturini.

tive, explique Marcel Blouin. C'était donc un bon temps pour attirer l'attention sur la photographie et pour l'encourager car je trouvais que sa diffusion à Montréal était encore restreinte et qu'elle pouvait atteindre un large public. Ainsi, un de nos objectifs est de présenter, tout en excluant la photo d'amateur car il existe déjà des associations pour ça, des travaux d'auteur. Mais si l'idée n'existait pas déjà à l'étranger, je n'y aurais peut-être pas pensé non plus. » Le résultat est probant : l'événement va attirer

100 000 spectateurs dans les 69 lieux voués à sa diffusion. Un parcours à travers la ville jalonnée et grignotée par ces « fabricants » d'images; une véritable trainée de poudre qui poussera « Vox Populi » à récidiver cette année en coordonnant tout au long du mois de septembre, 55 expositions (20 d'entre elles sont organisées par le collectif), sur lesquelles nous ne manquerons pas de nous arrêter. Ainsi, les Maisons de la culture, certaines galeries d'art, les centres d'artistes, le Musée d'art contemporain

de Montréal se monopolisent, pour accueillir 150 artistes d'ici et d'ailleurs.

Plus de temps de préparation dans moins de lieux de présentation, la seconde édition du Mois de la Photo à Montréal est présidée par quatre invités d'honneur... et non des moindres. Raymond April de Montréal et Larry Towell de l'Ontario, Anne Noggle des États-Unis et Graciela Iturbide du Mexique dont les portraits capturés dans la ville zapotèque de Juchitan, ont ébranlé et

émerveillé le public qui assistait en France, aux 22e Rencontres photographiques d'Arles 91. (Un choix judicieux que Vox Populi doit à un heureux hasard). Alors qu'en 1989, « Le Mois » ne s'appuyait sur aucun thème en particulier, il tourne cette fois-ci comme un derviche enivré autour de quatre volets axés sur « l'Autobiographie », « l'Amérique Latine », « l'Appel aux jeunes photographes » (une formule déjà éprouvée il y a deux ans) et les « Projections Ci-

Voir page B-2 : Photo

Diana Soviero en Tosca de ses rêves

Marie Laurier



Diana Soviero

PHOTO JACQUES NADEAU

DIANA SOVIERO était déjà à 12 ans une Tosca en puissance : « Mon père était Scarpia, je brandissais le candélabre emprunté à ma mère et je jouais mon rôle avec l'ardeur de mon tempérament d'adolescente fougueuse, passionnée et jalouse à l'excès. Devenue jeune fille et diplômée de Juilliard, mon père qui m'accompagnait au Metropolitan Opera me prît que je serais un jour la vraie Tosca. »

Ce jour est arrivé et c'est à l'Opéra de Montréal que Diana Soviero réalise son rêve et celui de son père malheureusement décédé il y a sept ans. « Je sais bien que cet opéra est un des plus populaires au monde et que les Callas et Tebaldi ont incarné ce personnage de façon superbe. Moi, je veux que l'on se souvienne de La Tosca de Diana Soviero. »

Cela dit sans complexe, avec l'assurance d'une diva qui gagnait le pari la saison dernière de rendre une Adriana Lecouvreur inoubliable, rôle difficile entre tous mais qui convenait admirablement bien au talent de Diana Soviero.

Un talent manifesté très tôt dans un milieu où l'art était favorisé, encouragé par son père, artisan décorateur au Lincoln Center de New York et grand amateur d'art lyrique, par sa mère et son unique jeune sœur restées ses plus fidèles complices.

Maintenant c'est son mari, Bernard Uzan, directeur général et artistique de l'Opéra de Montréal qui lui donne cette chance d'interpréter pour la première fois *La Tosca* de Puccini. Mais en répétition et sur le

plateau, chacun occupe son territoire et la vie privée est reléguée au second plan. « Nous avons fait le pacte de ne jamais laisser intervenir nos préoccupations de couple dans notre vie professionnelle, assure-t-elle. Quand Bernard me dirige cependant, il sait immédiatement ce que je ressens, ce qui me rend colérique, triste, amoureuse ou jalouse. Et cela facilite notre travail, bien entendu. »

Durant cette entrevue, Diana Soviero me donne l'impression d'être une véritable tragédienne même dans la vie courante, empruntant un ton théâtral et passionné pour me raconter les points saillants de sa carrière, constamment ascendante depuis ses débuts professionnels en 1974.

Reconnue à travers l'Europe, les États-Unis et maintenant certainement à Montréal, comme l'une des plus importantes sopranos lyriques de l'heure, Diana Soviero a en effet gravi rapidement les échelons en se produisant dans les plus grandes maisons d'opéra du monde, notamment le Metropolitan Opera, La Scala de Milan, le Covent Garden de Londres, l'opéra de Rome, de toutes les compagnies américaines et récemment l'Opéra Bastille où elle a incarné la Manon Lescaut de Puccini avec un succès retentissant.

Elle a fait ses débuts au Met de New York en 1986 dans le rôle de Juliette (Roméo et Juliette) aux côtés d'Alfred Kraus; elle y a été depuis réinvitée maintes fois et y a chanté le rôle-titre de *Manon* de Massenet, *Violetta* de *La Traviata* et *Nedda* d'*I Pagliacci*, un rôle qui l'a conduite à La Scala aux côtés de José Carreras

Voir page B-2 : Soviero



LA TRILOGIE DES DRAGONS

mise en scène
ROBERT LEPAGE

INTÉGRALE
Dernières représentations au Québec

Une production du Théâtre Repère
et du Festival de Théâtre des Amériques

6 SEPTEMBRE — 6 OCTOBRE

THÉÂTRE
PÉRISCOPE

2. RUE CREMAZIE EST
QUÉBEC
418.529.2183

EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245

Billetech

LE DEVOIR

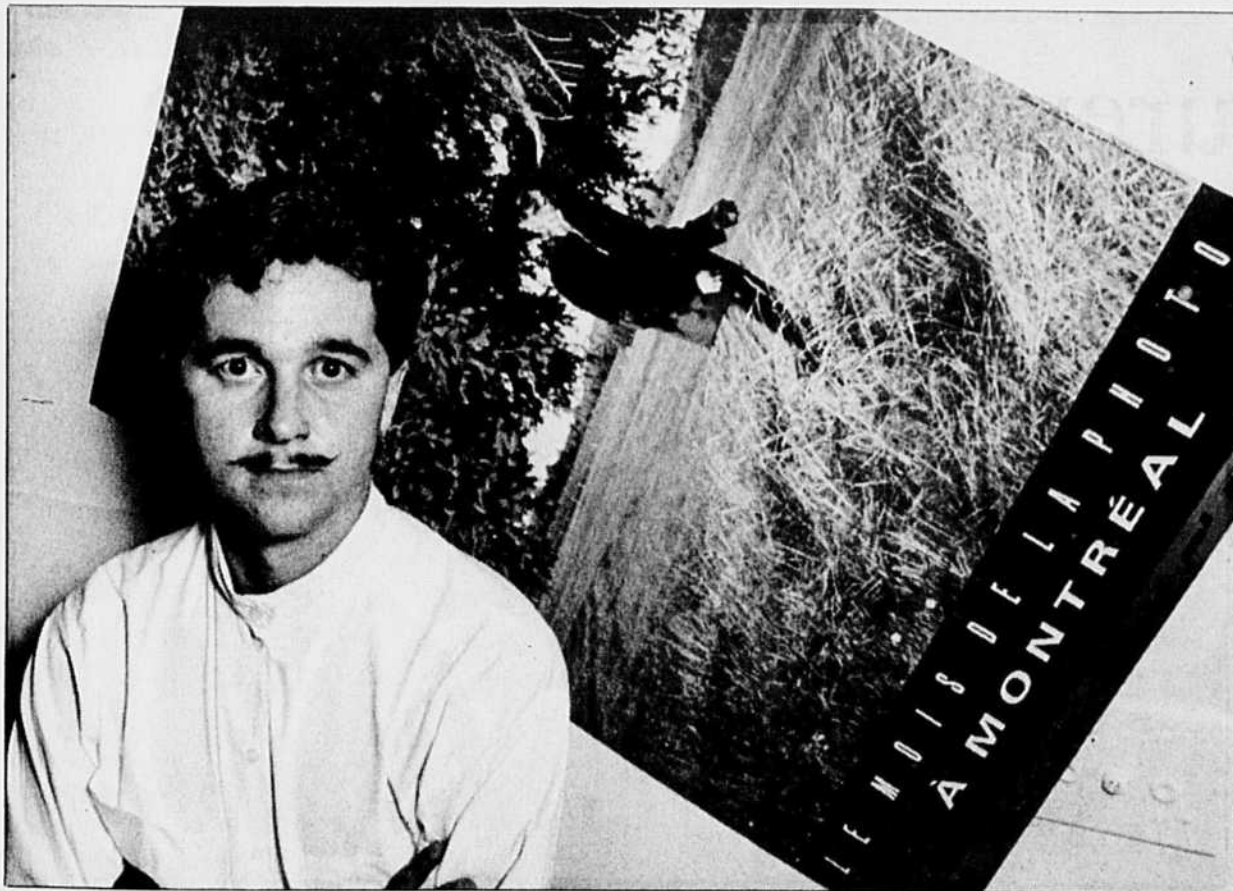
le cahier du Samedi

Photo

néma-Vidéo». Chaque section embrasse, entre autres et respectivement, des réflexions sur le quotidien avec un hommage solo rendu au photographe montréalais John Max; les visions des photographes mexicains sur leurs pays et le processus de création à l'étranger des canadiens sur cette culture imprégnée de symboles, de rituels religieux; les oeuvres de jeunes artistes canalisées par le biais d'institutions d'enseignement, de galeries, musées et centres d'artistes; une sélection de films et vidéos qui paraîtront sur les écrans de la Cinémathèque québécoise et du Cinéma Parallèle, concentrée sur l'écriture autobiographique et alimentée de diverses conférences et rencontres entre photographes, critiques et historiens de l'art. Un vaste programme qui arriverait même à combler les esprits les plus chagrins!

« Le Mois permet de présenter différentes tendances de la photographie répond Marcel Blouin. Prenons l'autobiographie » par exemple, qui est un discours théorique sur le sujet. C'est un volet qui est large et ouvert à la spéculation car en photo, tout peut être autobiographique: on y questionne aussi bien le photographe que le photographié. Avec l'Appel aux jeunes photographes » qui constitue un volet majeur de l'événement, nous voulons promouvoir le travail de jeunes photographes québécois et canadiens qui ont peu exposé dans des lieux reconnus du milieu des arts visuels. Ce n'est pas un concours, mais un jury visitera les salles en fonction des expositions installées, pour accorder une attention particulière à une oeuvre, primer une démarche d'auteur qui a retenu son attention. Je pense que ce qui fait la force et la faiblesse de la photographie, est qu'elle est difficilement cernable, qu'elle est un médium peu connu. Les gens, certains acheteurs, à l'exception de ceux qui sont familiers avec les arts visuels, se demandent encore si la photographie est un art. Il faut arriver alors à créer un besoin ».

Pour mettre Montréal sur la carte, le Mois de la Photo mise plus que jamais sur sa visibilité à l'étranger auprès des médias spécialisés et a invité pour l'occasion, des critiques doublés du rôle de commissaire d'exposition. Patrick Roegiers du Monde, et ceux des revues *European Photography* en Allemagne et *Photo Metro* à San Francisco entre autres, ont répondu à l'appel. Un défi constant à relever ici lorsqu'on sait que la diffusion des publications sur la photographie contemporaine québécoise et canadienne, souffre de carences multiples. Mais il est vrai que le tandem art-photo, toujours un peu suspect, connaît encore des tiraillements, des ruptures, des réconciliations comme ces vieux couples qui se déchirent mutuellement. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Au cours du XIXe siècle, l'invention de ce langage désormais universel et fortement lié aux transformations de la société, va bouleverser toutes les



Marcel Blouin, organisateur du Mois de la photo à Montréal.

sphères artistiques. Tout en étant d'une aide inestimable pour la peinture d'histoire, la photographie décalquait la nature, devenant ainsi une pâle copie de la réalité. N'obéissait-elle pas alors à l'obscur plaisir de la plagier? Comme l'écrivait si bien dans ses « Essais » Walter Benjamin, les techniques de reproduction ont attaqué l'aura de l'oeuvre d'art. Sacrilège! Depuis, la photographie se glisse dans les interstices, mine, « détraque » ou mime au passage, les autres médiums. Un art proche de la digression, un art « incontournable » pour employer un mot à la mode.

« Ce qui fait son intérêt, c'est justement qu'elle est une forme d'art pour le moment inclassifiable réplique Marcel Blouin. J'aime ce qui est un peu insécure, trouble, ce qu'on ne peut catégoriser ». En attendant de réfléchir sur ces questions épineuses et passionnantes, vous pouvez toujours assister au lancement du catalogue prévu le jour de l'ouverture officielle de l'événement, le 6 septembre à 19 heures à la maison de la culture Frontenac. Et jeter un coup d'oeil sur la programmation qui se trouve, à moins que vous ne soyez abonnés au DEVOIR, dans les lieux d'exposition du Mois de la Photo ainsi qu'à leur kiosque d'informations sis au 4060 Boulevard Saint-Laurent, local 105. La ville va crouler sous une avalanche de photographies. C'est peu dire.

◆ Soviero

en 1987. En 1988, ce fut *Suor Angelica* à Florence et à Genève, Margherita de *Mefistofele* avec Samuel Ramey, un rôle qu'elle reprit au Covent Gar-

den l'année suivante. Une feuille de route impressionnante qui n'en finit plus de s'allonger.

L'artiste qui est née à Philadelphie et réside à Montréal depuis dix ans avoue volontiers que les opéras dramatiques conviennent mieux à son tempérament — elle n'écarterait aucun autre genre cependant et rêve d'être la Carmen de Bizet et la Fedora de Giordano — et que l'interprétation de *La Tosca* arrive à point nommé: « Je crois avoir atteint la maturité requise pour ce rôle très exigeant au plan vocal et théâtral, car je dois manifester une certaine maîtrise de mes sentiments de rage, de jalousie, de violence tout en les éprouvant de façon intense à l'intérieur de moi-même. Il faut avoir une certaine expérience de la vie pour atteindre ce climat. »

Cet opéra en trois actes de Puccini, selon un livret de Giacomo Giacosa et Luigi Illica, d'après le drame de Victorien Sardou a été joué pour la première fois à Rome en 1900. Sardou avait écrit cette pièce en 1887 expressément pour Sarah Bernhardt et c'est en interprétant *La Tosca* à Rio de Janeiro en 1905 que la « divine » s'est fait la blessure qui devait entraîner dix ans plus tard l'amputation de sa jambe droite: les machinistes avaient oublié de mettre un matelas, en coulisses, pour amortir sa chute quand elle se jette dans le vide au dernier acte.

« Cette histoire se termine en effet fort tragiquement, par la mort des trois protagonistes, deux meurtres et un suicide, rappelle Diana Soviero. Mais pour moi le personnage principal demeure Scarpia qui a la profondeur et la fougue vengeresse de l'Iago d'*Otello* (Verdi) et il est merveilleusement interprété par le baryton Harry Dworchak. »

Et Diana Soviero de nous parler en termes chaleureux de la distribution, de chacun des chanteurs qui l'entourent, notamment le ténor Tonio di Paolo qui sera Mario, la basse Claude Grenier (Angelotti), et aussi

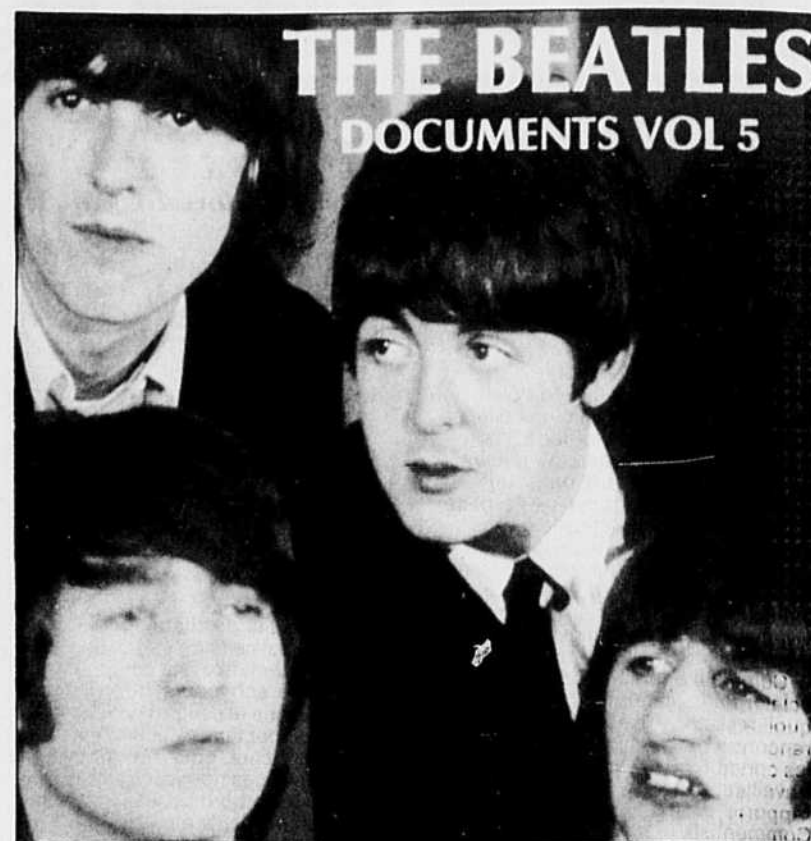
Alexander Savtchenko, Gordon Gietz, Gaétan Labbé et Adrienne Savoie. Le chef d'orchestre est Joseph Rescigno et bien sûr les musiciens et le chœur de l'OSM, le costumier Robert Prévost, l'éclairagiste Guy Simard. Voilà pour les crédits.

Par discrétion mais surtout parce que Diana Soviero est pressée de partir pour une séance d'essayage de ses costumes — « ils sont splendides », dit-elle en nous montrant « secrètement » un échantillon de tissu de velours rouge et des bijoux d'or — elle fera peu de commentaires sur le metteur en scène et scénographe Bernard Uzan. Mais nous le rencontrons par hasard au sortir de cette entrevue. « Ce sera une Tosca différente, affirme-t-il, avec tous les défauts et les qualités d'un grand personnage de théâtre, une femme confrontée à des situations violentes et difficiles. Ce sera super-dramatique. Nous avons déjà présenté cet opéra deux fois à Montréal depuis dix ans, moi-même je l'ai mis en scène cinq fois dans ma carrière, toujours à peu près avec la même approche. »

« Cette fois, je veux lui donner une dimension plus humaine, faire ressortir la signification profonde des relations entre les personnages. Ma conception des décors et des éclairages rompt également avec la tradition, elle est plus violente, plus écrasante mais sans fioriture. Aussi ai-je aboli certains clichés qui me semblent complètement dépassés, comme cette procession pendant le chant du Te Deum dans le premier acte et la bénédiction de l'évêque. Des scènes qui ne cadrent plus avec notre époque. Puccini voulait cela, d'accord, mais celle ne correspond plus à un besoin moderne. L'action est bien sûr respectée dans son intégralité. »

Bref, une Tosca « revisitée » pour ainsi dire qui commence le samedi 7 septembre à la salle Wilfrid-Pelletier de la Pda, une première suivie de cinq autres représentations les 9, 12, 14, 18 et 21 du même mois.

ROCK



Le bootleg d'hier à aujourd'hui (2)

Sylvain Cormier

Le bootlegger, avant de songer à produire, distribuer et, en fin de course, vendre le fruit de son travail au plus offrant, a d'abord dû l'obtenir d'une source quelconque. Élémentaire logique, j'en conviens. Mais c'est pourtant en examinant d'un peu plus près les divers moyens d'approvisionnement du bootlegger que l'on comprend mieux l'engouement des collectionneurs pour la série de disques pirates numériques de fabrication européenne qui affluent dans les conventions de disques et chez quelques braves détaillants (dont quelques Montréalais) depuis 1988, plus précisément depuis la parution mémorable des deux premiers volumes des *Ultra Rare Trax*, un moment béni dans la vie de tous les beatlemaniques dépressifs du monde.

Traditionnellement, le bootlegger potentiel utilisait la bonne vieille méthode immortalisée par le film *Diva*, c'est-à-dire qu'il se pointait, par exemple, à un show des Stones muni d'un Nagra dissimulé dans sa poche revolver et l'enregistrait, en implorant le ciel que ses voisins de rangée ne fredonnent pas *Angie* dans son micro. S'il était verni, il parvenait à soudoyer le technicien de son qui le branchait en prise directe sur la sono ou, comble d'allégresse, se voyait refiler un double de l'enregistrement officiel du concert. En désespoir de

cause, il se rabattait sur les diffusions radiophoniques des spectacles.

Au degré supérieur, cela donnait lieu, dans le cas d'un Bruce Springsteen, à des piratages de concerts d'une telle qualité qu'on finit par croire que le boss lui-même fournissait les bootleggers, histoire d'alimenter sa légende en se hissant au sommet du palmarès des artistes les plus piratés.

Et puis, un beau matin de 1988, le patron de l'étiquette clandestine européenne *The Swingin' Pig* se vit offrir sur un plateau d'argent quelques-uns des enregistrements les plus jalousement protégés de l'histoire du rock. Les Beatles à l'oeuvre aux studios d'Abbey Road, rien de moins. Quelqu'un avait eu accès aux bandes originales de sessions d'enregistrement du quatuor et les avait copiées. On ne sait trop comment, d'ailleurs, quoique l'on puisse raisonnablement supposer qu'il y eut fuite au moment où Mark Lewisohn, au milieu des années 80, fut mandaté par EMI pour écrire l'histoire des fameuses sessions (*The Complete Beatles Recording Sessions*, Doubleday, 1988) et passa en revue toutes les matrices disponibles, une tâche pour laquelle j'aurais vendu mon âme et mon corps sans hésitation.

Devant l'extraordinaire qualité sonore des documents, l'heureux bootlegger décida d'utiliser simultanément les supports vinyl et compact, une première dans le domaine. Les volumes 1 et 2 des *Ultra Rare Trax* furent écoulés illico et semèrent l'émoi prévu dans les cercles beatlophiles. Le fan pénétrait enfin dans le saint des saints. Pensez, coup sur coup, il découvrait différentes versions de *Strawberry Fields Forever*, la première prise d'*I'm Looking Through You*, complètement différente de la mouture connue, un démo piano et voix de McCartney chantant *The Fool On The Hill*, une lecture de *Can't Buy Me Love* augmentée d'harmonies dans les couplets, etc. En plus de chansons inédites, dont *Leave My Kitten Alone*, un rock en diable de Lennon, et *If You've Got Troubles*, titre laissé-pour-compte des sessions de *Rubber Soul*.

Une nouvelle ère s'amorça alors pour les bootleggers, qui délaissèrent le vinyl au profit du compact, et ne lancèrent plus sur le marché que des enregistrements de haut niveau, du moins en ce qui concerne les principaux labels européens (*Yellow Dog*, *Pyramid*, *Sidewalk*, *Document*). Aujourd'hui, uniquement à partir du matériel ayant trait aux Beatles (ensemble et séparés), des dizaines de nouveaux titres à tirage limité (de 1000 à 5000 copies dans le monde) apparaissent tous les mois. Parmi les plus intéressants, outre les volumes subséquents des *Ultra Rare Trax*, on notera la série des *Unsurpassed Masters*, Vol. 1-5, qui a l'avantage de proposer les sessions chronologiquement, ainsi que les 9 volumes des *Documents*.

Hélas, vous comprendrez que je ne trouve dans l'impossibilité de vous révéler mes propres sources d'approvisionnement, puisque la vente de ces disques, même importés légalement d'Europe, est interdite chez nous. Sachez tout de même que le bimensuel *Goldmine*, facilement disponible en ville, recèle bon nombre d'adresses pertinentes. Mais si, d'autre part, vous dénéciez quelque nouveau distributeur local, rien ne vous empêche de m'en faire part.

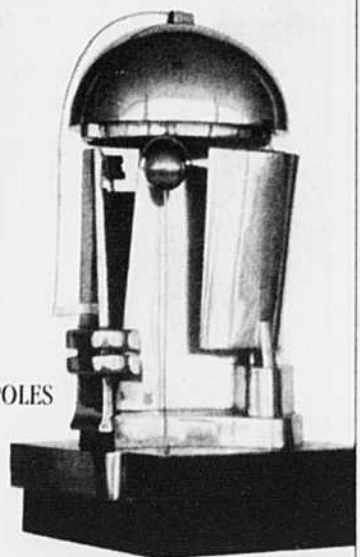
DES vie ARTS

LES ÉVÉNEMENTS MARQUANTS

EN QUATRE FOIS L'AN
ARTS VISUELS



- Grandes expositions dans les musées
- Art contemporain
- Art ancien
- Architecture



AUTOMNE 91

• LES ANNÉES 20 L'ÂGE DES MÉTROPOLIS

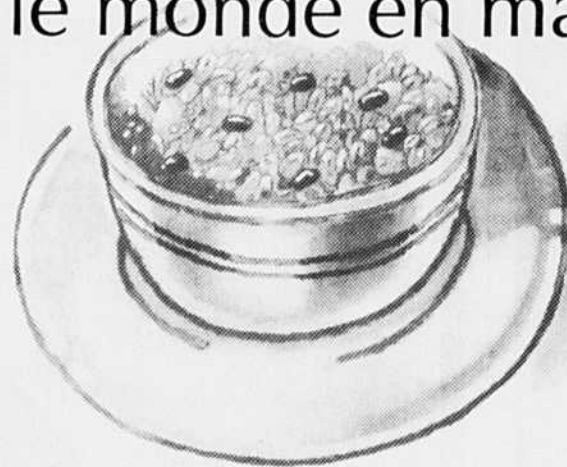
- Les cent jours d'art contemporain
- L'art de la photographie
- Patrimoine du Cambodge

ABONNEZ-VOUS

Nom	Prénom
Profession	
Adresse	
Ville	Province
Pays	Code postal
Tél.	
1 an: 27\$ + taxe = 28,89\$ 2 ans: 50\$ + taxe = 53,50\$	
Je paie à VIE DES ARTS par	
Carte no	Expiration
Signature	

VIE DES ARTS SERVICE DES ABONNEMENTS
C.P. 70, Succursale Longueuil, Longueuil, Québec J4K 4Y3
Téléphone: (514) 651-1837

Il y a 20 ans,
on mangeait déjà du granola.
Aujourd'hui,
tout le monde en mange!



Le magazine Guide Ressources annonce les tendances.
Que mangerons-nous demain, que penserons-nous?
Dans quel environnement vivrons-nous?

Le Guide Ressources fouille le présent et analyse les valeurs montantes. Des journalistes et chroniqueurs chevronnés tels Jacques Languiand, Guy Corneau, Francine Montpetit, Monique de Gramont, Hélène Pedneault et beaucoup d'autres rédigent sur tous les sujets: santé, société, écologie, psychologie, sciences humaines et spiritualité en y apportant le point de vue du Guide: celui du visionnaire.

Bref, le Guide Ressources, c'est le magazine qu'il faut lire à l'aube de l'an 2000, question de savoir où on s'en va.

en vente dans tous les kiosques
Maintenant 10 fois l'an!

guide
RESSOURCES

Le magazine des nouvelles tendances
et des nouvelles valeurs.

LE DEVOIR
Service
de PUBLICITÉ
842-9645

CINÉMA

Francine Laurendeau

Good Morning, Beijing

De Zhang Nuanxin, Chine. 110 minutes. Sous-titres anglais. Aujourd'hui : 18 h 00 au Complexe Desjardins. Lundi, 2 septembre : 18 h 10 au Parisien 6.

DANS L'AUBE pluvieuse de Pékin, une jeune femme se hâte vers un collègue de travail dont elle partage la bicyclette pour se rendre au terminus : Ai Hong est caissière dans un autobus. Nous allons suivre, l'espace d'une saison, sa vie et celle de ses amis. Je n'ai pas vu, de la même cinéaste, *Jeunesse Sacrifiée* présenté au Festival des Films du Monde en 1986, mais son dernier film m'a vivement intéressée, moi qui n'ai jamais mis les pieds en Chine. Comment une bagarre peut-elle éclater dans un autobus pékinois ? A quoi ressemble une noce qu'on rencontre dans la rue ? Quelles sont les conditions de vie des jeunes travailleurs citadins ? Quels sont leurs rapports avec leurs parents ? Comment les touristes occidentaux sont-ils perçus ? A quoi ressemble le Pékin by night ? Où s'aime-t-on quand on vit chez ses parents ? Non, là, j'exagère : extrêmement pudique, le film ne répond pas à cette question, on n'assiste qu'à un seul et unique baiser. Il n'en reste pas moins qu'Ai Hong se retrouve enceinte et que les formalités d'avortement sont fort compliquées.

Mais ce qui m'a le plus intriguée, c'est de constater à quel point les réformes économiques récentes et l'installation à Pékin de grosses sociétés multinationales semblent avoir modifié les règles du jeu. Il y a désormais, plus que jamais, les traditionalistes et les ambitieux. Le premier petit ami d'Ai Hong ne quitterait pour rien au monde son

Festival des Films du Monde22 août - 2 septembre 1991
Montréal

humble métier de chauffeur d'autobus qui est aussi celui de son père. Et il tient à rester fidèle à la compagnie qui lui a payé son cours de conduite. Tandis que le second petit ami, lui, est prêt à tout faire, même s'il faut mentir et tricher, pour devenir très vite possesseur des nouvelles richesses. Et c'est de ce bord là que penche la jeune femme. Il n'y a pas les bons et les méchants, c'est beaucoup plus subtil que ça. La réalisatrice jette sur ses personnages un oeil affectueux et amusé. Un film chaleureux et souvent drôle (je vous recommande la scène de la gifle), un film à la fois dépayçant et très proche de nous.

☆☆☆

The Border

De Zoran Masirevic, Yougoslavie. 99 minutes. Sous-titres anglais. Aujourd'hui : 14 h 50 au Parisien 4. Dimanche : 21 h 00 au Parisien 4. Lundi : 11 h 30 au Parisien 4.

À la frontière Hongrie-Yougoslavie, dans un paysage idyllique, Dani et sa grande sœur Etel gambadent dans les



The Border, un film du Yougoslave Zoran Masirevic.

champs. C'est la fin de la guerre, voici les soldats russes, les libérateurs. Sous les yeux de son frère, Etel est violée par les libérateurs. Et elle aura un enfant, la honte de la famille. Les temps ont changé. On est passé sous un nouveau régime où il faut chanter des hymnes à l'étoile rouge, où l'État vous prend tout. On crève de faim mais on peut être déporté pour avoir caché un peu de blé. C'est le règne de la délation. Les enfants sont invités à dénoncer leurs parents, et qui ne garde pas un peu de jambon dans un coin secret de la maison ? Des nouveaux arrivants originaires de Bosnie remplacent les anciens voisins déportés. C'est pire que la guerre, dit un des protagonistes. Et pourtant, malgré tout ça, comme chantait l'autre, ils s'aiment : Etel a trouvé un adorateur et elle est heureuse pour la première fois de sa vie.

L'époque de l'imposition du communisme, de la collectivisation des terres et de la montée de Tito au

pouvoir est évoquée avec couleur, saveur et humour dans cette chronique paysanne plus éloquente que bien des dissertations politiques.

☆☆☆

Lost in Siberia

D'Alexandre Mitta, Grande-Bretagne-URSS. 97 minutes. Sous-titres français. Aujourd'hui : 14 h 00 à l'Impérial.

ANDREI MILLER (Anthony Andrews), un archéologue britannique, effectue des fouilles en Perse (en Iran si vous préférez) où il vient de faire une importante découverte : une cité hellénique dont on ignorait l'existence. Il veut convaincre le shah de protéger le site. Mais en 1945, les tanks soviétiques sont en Perse. Pris pour un espion, Andrei est enlevé par les Russes. « Interrogé » à Moscou, il est envoyé en Sibirie.

Le cauchemar absolu. On nage en

plein Soljenitsyne, dans *Une journée d'Ivan Denissovitch*. En pire : Ivan Denissovitch parlait russe, au moins. Andrei ne comprend ni langue ni les règles du jeu. Et comme il parle anglais, on le croit américain, donc ennemi. Il tente de se suicider. Il s'évade, il est repris et condamné à vingt-cinq années supplémentaires. Bref, le cauchemar s'intensifie. Heureusement qu'il y a l'amitié : avec un étudiant en anglais, il apprend le russe. En bordure du camp, vit avec son grand-père malade la petite Liika, une enfant vive, fonceuse et fûtée qui rappelle les enfants de *Bouge pas, meurs, ressuscite*. Et il y aura l'amour avec la belle Anna, médecin du camp. Il s'agit d'une coproduction Grande-Bretagne-URSS, un film spectaculaire tourné avec de gros moyens et beaucoup de figurants. Plus riche et plus ambitieux que *Love with Privileges* (mais pas meilleur), aussi sérieusement documenté que *Le Conte de la lune allumée* (mais sans

archives). *Lost in Siberia* dépeint avec force ce que pouvait être la vie quotidienne au goulag. Comme les précédents, il faut voir ce film si on veut comprendre ce qui s'est passé et ce qui se passe aujourd'hui dans ce monde qu'on achève d'appeler « URSS ».

Documentaires en vue :
sélection finale

Alain Charbonneau

MARDI SOIR dernier, on dévoilait les titres des sept projets de documentaires retenus par le jury de Documentaires en vue. Sur le modèle de Fictions 16/26, ce programme conjoint, produit au coût de plus de 2,5 millions \$ par Téléfilm Canada, l'Office national du film, la Sogic et Radio-Québec, entend donner un second souffle à un genre qui, après l'âge d'or des années 60, traverse présentement des années de vache maigre.

Suite à l'appel de projets lancé en octobre 1990 auprès de producteurs québécois indépendants et de l'ONF, 133 projets avaient été reçus. Au printemps, une présélection avait réduit en deux temps leur nombre à 11 et, de ce groupe, sept (deux présentés par l'UNI et cinq, par des maisons de production privées), ont donc été retenus en vue de production, quatre dans la section *faits de société*, à caractère socio-politique, et trois, dans la section dite culturelle. La jury a privilégié ceux des projets qui, pour les premiers, tenaient compte « des grands courants d'opinion qui traversent la société québécoise » et, pour les seconds, reflétaient « la diversité et le dynamisme culturels et artistiques du Québec

contemporain ».

Dans le volet « faits de société », *L'année qui change la vie* de Suzanne Guy évoque les bouleversements qu'entraîne chez l'enfant, mais aussi chez ses parents, une première rentrée scolaire. *La mort qui s'en vient* de Christian Blais relance de manière personnelle la question de l'euthanasie qui, l'année dernière, suscitait tout un débat sur nos écrans et dans la presse. On trouve enfin *Ceux qui ont le pas léger ne laissent pas de traces* de Bernard Émond où la vie d'un quidam de l'est de Montréal, et *Entre solitudes* de Josh Frood et Abbey Neidik, qui cernera la situation des anglophones de Montréal.

Côté arts et culture, *Le rire démasqué* de Robert Awad nous promet une dissection en règle de cette mimique qu'on dit être le propre de l'homme. Jean-Philippe Duval brosse par touches successives le portrait de l'auteur de *L'Avallée des avalées* dans *La vie a du charme*. Pour sa part enfin, Marcel Jean nous décrit de l'intérieur le monde de la critique artistique et quelques aspects du métier dans *Une saison dans l'avis de quelques critiques*.

Réalisés au cours de l'année qui vient, ces films d'une cinquantaine de minutes chacun seront diffusés sur les ondes de Radio-Québec à l'automne 1992.

éditeur de poésie
depuis 1971ÉCRITS DES
FORGES
POÉSIE

à le très grand plaisir de vous inviter au lancement de sa production de l'automne 1991. Le lancement aura lieu jeudi, le 12 septembre 1991, de 17h00 à 19h00, à la Cervoise, 4457, boulevard St-Laurent (métro Mont-Royal), Montréal. Compte tenu de la grève des postiers, veuillez considérer cette publicité comme un carton personnel d'invitation.

la plus cordiale bienvenue
au lancement des oeuvres suivantes:

Beauchamp Louise,
Beausoleil Claude
Cadet Maurice
Charron François
Dargis Daniel
Guillevis
Guimond Daniel
Laederach Monique et
Duvall Jean
Lalonde Robert
Lambert Werner
Martin Yves

Paquin Louise
Piché Alphonse
Richer Luc
Sabate-Berian-Hélies

Pièges
Le dormeur
Haute dissidence
L'intraduisible amour
Déchirures
Lyriques
Continuum
Lèvres urbaines # 21

Baie de feu
Géographies et mobiliers
La mort est méconnaissable
(Prix Apollinaire - 1991)

Éclats de la cité
Néant fraternel
Stanley regard
Tendres chairs

Nous vous attendons

"Le spectateur se trouve précipité dans une suite. On rit souvent et sans fausse honte."

Huguette Roberge, LA PRESSE

lapagaille

UN FILM DE PASCAL THOMAS

un film de PASCAL THOMAS avec RÉMY GIRARD • FRANÇOIS PÉRIER • PATRICK CHESNAIS • SABINE HAUDEPIN • CORALIE SEVRIG

5^e SEM. LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IVERVILLE LE DEVOIR ALLIANCE VIVANT

Dans le cadre du Festival des Films du Monde:

Le coup de foudre

du dernier Festival de Cannes

JACQUOT DE NANTES

un film de AGNES VARDA

PHILIPPE MARON • EDOUARD JOUBEAUD
LAURENT MÖNNIER • BRIGITTE DE VILLEPOIX

ALLEGRO films distribution

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS À L'AFFICHE À COMPTER DU 1^{er} SEPTEMBRE

C'EST UNE FILLE DE LA RUE. ELLE NE VEUT PAS QU'ON LA TRANSFORME ET REFUSE DE SE LAISSER SÉDUIRE. POURTANT, ELLE DEVIENDRA UNE STAR.

ELLE S'APPELLE **LOLA ZIPPER** C'EST UNE EMMERDEUSE

3^e SEM. BERRI ST-DENIS & STE-CATHERINE prima film

"Impressionnant. Gros budget, grands déploiements. Une superproduction. Une réussite dans l'intelligence des dialogues et de la direction d'acteurs. Les scènes de foule sont admirablement filmées."

Huguette Roberge, LA PRESSE

UNE GIGANTESQUE PRODUCTION QUI A NÉCESSITÉ L'UTILISATION DE PLUS DE 14 000 FIGURANTS ET SIX MOIS DE TOURNAGE

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE HAINE

JEAN-FRANÇOIS LEPETIT PRÉSENTE

14 ANS

JEAN-MARC BARR
MARUSCHKA DETMERS

Le BRASIER

AU COEUR DE TOUTES LES PASSIONS

Un film de ERIC BARBIER

JEAN-FRANÇOIS LEPETIT PRÉSENTE UN FILM DE ERIC BARBIER "LE BRASIER" AVEC JEAN-MARC BARR • MARUSCHKA DETMERS • TOLSTY THIERRY FORTINEAU • FRANÇOIS HADJI-LAZARO distribution prima film

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS À L'AFFICHE À COMPTER DU 1^{er} SEPTEMBRE

Léa Pool, l'esthétique avant tout

Odile Tremblay

UNE HEURE après la première mondiale de *La demoiselle sauvage*,

elle s'avouait un peu nerveuse. Bien plus qu'aux festivals de Berlin ou de Venise où elle a déjà présenté ses oeuvres, Léa Pool sait son film très

attendu au FFM. D'autant plus que le seul autre long métrage en compétition officielle, celui de Bernard Bergeron *Pablo qui court*, vient de s'y casser la figure. À qui le tour ?

Léa Pool entretient des rapports parfois boueux avec la critique. Elle est, me dit-elle, un peu lasse de se faire reprocher à tout venant son manque de contenu : « La base de mes films est dans son esthétique, proteste-t-elle. Pas dans son contenu. On reproche aussi à mes personnages d'être indéfinis alors que je les ai désirés justement sans mémoire, sans passé, sans profession. Les critiques s'attardent trop à ce qui est dit au détriment de ce qui est montré. De moi, j'ai toujours peur qu'on dise 'elle fait des belles images' sans chercher à découvrir leur portée dramatique. »

Rien de moins défini que la figure centrale de *La demoiselle sauvage*. Le film met en scène en Suisse une fuyarde, une femme qui a tué son amant, et qui, après une première tentative de suicide, aboutit dans la hutte d'un ingénieur près d'un immense barrage hydro-électrique. Il la recueille, l'aime à sa manière, essaie de la sauver. « Mais cette femme est en sursis, déjà morte, en quelque sorte, précise-t-elle. La cinéaste a voulu baigner de mystère la trajectoire de son héroïne, lui prêtant des réactions imprévisibles, dé-roulantes. »

Ses films, elle les aime presque muets, avec des décors, des regards qui parlent. « Mon défi : aller le plus loin possible sans dialogues, confesse-t-elle. Dans *La demoiselle sauvage*, la première parole est pro-ferée après neuf minutes. Il faut dire que je n'ai jamais réussi à charrier une émotion par le dialogue. » Pour elle, les mots servent à ponctuer, alors que les sons — le bourdonnement d'une mouche, par exemple — constituent la vraie éloquence.

« Le personnage principal de mon film est le barrage. Les humains sont pris à l'intérieur de ce décor immense, dans son ventre, parmi ses tuyaux intérieurs. Nos petites vies



Léa Pool et Patricia Tulasne.

PHOTO JACQUES GRENIER

ont si insignifiantes, voyez-vous et notre volonté de contrôler les choses, si dérisoire à côté de la puissance tranquille de la nature. C'est ce contraste qui apparaît ici. »

La demoiselle sauvage est un film important pour elle. Née à Genève, la réalisatrice n'avait jamais tourné auparavant dans son pays d'origine. Depuis qu'en 1975 elle a émigré au Québec, Léa Pool a toujours exercé ici son métier de cinéaste. Alors, en filmant *La demoiselle sauvage* dans les montagnes suisses, elle a eu l'impression d'effectuer une sorte de pèlerinage aux sources. En 78, elle s'est fait connaître avec le moyen métrage *Strass Café*. Mais la magnifique *Femme de l'hôtel* (qui lui valut entre autres le Prix d'excellence du cinéma canadien) mettant Louise Marleau en vedette, l'a véritablement révélée au public et à la critique. Depuis, sa filmographie s'est enrichie notamment de *Anne Trister* et *À corps perdu*. Léa Pool refuse de s'i-

dentifier au cinéma de femme, même si ses figures féminines occupent généralement le devant de la scène. *Je fais du cinéma. Un point c'est tout. Pourquoi faire un cas de mon sexe ?*

Les mêmes thèmes hantent depuis toujours l'univers de Léa Pool : la solitude, l'incommunicabilité, le déracinement, le désespoir. « J'ai une fascination, déclare-t-elle, pour les gens qui habitent la ligne d'équilibre entre la folie et la raison. » Mais la cinéaste se déclare heureuse dans sa propre vie et, à l'encontre de sa demoiselle sauvage, pas suicidaire du tout. « Mes névroses, je les propulse à l'écran, affirme-t-elle. C'est là que j'exorcise ma propre fragilité. »

Dans ses films, Léa Pool parle au fond toujours tellement de la même chose qu'on a l'impression qu'elle écrit chaque ligne de dialogue. Or, pas du tout, la cinéaste a toujours travaillé avec des scénaristes, Mi-

chel Langlois surtout qui a ici signé le texte avec Laurent Gagliardi. De plus *La demoiselle sauvage* est l'adaptation d'une nouvelle de la Suisse S. Corinna Bille. « Mais je suis attirée par ceux qui me ressemblent et je réussis à transmettre mon univers à ceux qui travaillent avec moi. »

Avec *La demoiselle sauvage*, elle a eu l'impression de se libérer d'une entrave. « J'ai toujours été trop timide pour écrire mes propres scénarios et voici que tout à coup, je me suis senti prête à faire le saut. » Cette été, elle écrivait son propre volet du collectif *Montréal vu par*. Pour l'heure, Léa mijote un autre projet d'écriture : *Une Antigone* version 92, figure révoltée s'il en fut, rêvée jadis par Sophocle et Anouilh. « Pour une fois, mon personnage ne sera pas un miroir mais un être doué d'une vraie force. J'évolue, je bouge. Même si je n'ai pas encore acquis ma maturité », conclut-elle.

FAMOUS PLAYERS INFO-FILM 866-0111

UNE COMÉDIE RAFFRAICHISSANTE

À LA JACQUES TATI!

MONSIEUR

DES LE 3 SEPT AU PARISIEN

Un regard d'amis sur un Président Exceptionnel

POURQUOI HAVEL?

Un film de VOJTECH JASNY

Produit par ROCK DEMERS et JAN KNOFLICEK

Présenté et raconté par MILOS FORMAN

Le PARISIEN

DÈS LE 3 SEPTEMBRE

Sélection Officielle du Festival de Cannes 1991

Le Porteur de Serviette.

UN FILM DE DANIELE LUCHETTI

SILVIO ORLANDO NANNI MORETTI

Le PARISIEN

DÈS LE 3 SEPTEMBRE

LE FILM SUCCÈS **NUMERO 1** AU BOX OFFICE FRANÇAIS CET ÉTÉ!!!

UNE ÉPOQUE FORMIDABLE...

un film de GÉRARD JUGNOT

RICHARD BOHRINGER • VICTORIA ABRIL • GÉRARD JUGNOT

Le PARISIEN

DÈS LE 3 SEPTEMBRE

Odile Tremblay

ON AURAIT aimé voir apparaître Agnès Varda dans les couloirs du Méridien pour la sortie de son film au FFM. Mais la réalisatrice s'est fait porter malade, « fatiguée, plutôt », précise Brigitte de Villepoix. Cette actrice qui interprète le rôle de la mère dans *Jacquot de Nantes* accompagne le film à Montréal : une histoire tendre qui fut le coup de coeur du Festival de Cannes et un des rares rayons de soleil du FFM. Il sort au cinéma du Complexe Desjardins dès demain.

Avec 14 longs métrages derrière elle, la cinéaste de *Sans toit ni loi* et de *Cléo de 5 à 7* révélait avoir pourtant eu l'impression de réaliser ici un tout premier film. Il faut dire que *Jacquot de Nantes* a ébranlé Agnès Varda comme nul autre auparavant. Ce film est un cadeau d'amour.

Jacquot de Nantes raconte l'enfance de Jacques Demy qui fut non seulement le réalisateur entre autres des *Parapluies de Cherbourg*, de *Peau d'Âne*, de *Parking*, mais aussi l'époux d'Agnès Varda. Avec elle, il vécut 33 ans, eut un enfant. Jacques Demy est mort quelques jours après la fin du tournage de *Jacquot de Nantes*. Toute l'année, il avait combattu la leucémie qui le minait. Sa compagne eut donc à partager l'existence d'un mourant, en même temps qu'elle recréait son passé sur pellicule. Un défi émotif immense.

Dans *Jacquot de Nantes*, des extraits de films de Jacques Demy sont venus s'intercaler, ponctuer les scènes, les renforcer souvent. Le garage des *Parapluies de Cherbourg*, c'est celui de son enfance, découvre-t-on. Demy apparaît dans le *Jacquot de Nantes*, commente certaines scènes, évoque sa carrière. Le tout constitue un témoignage émouvant, bouleversant, même parfois. « Là où le spectateur pourrait s'attendre à visionner un documentaire, il découvre un vrai film. Ceux qui ne connaissent rien à l'oeuvre de Jacques Demy l'aborderont comme une oeuvre de fiction », commente Brigitte.

On pense à *Cinéma Paradiso*, tant le film évoque une même passion précoce pour le septième art : À 10 ans, Jacques Demy, dans le grenier

de la maison familiale nantaise où son père était garagiste, dévorait déjà du cinéma, tournait sa première fiction, une animation : *la petite danseuse*. On revient donc sur les lieux de son enfance, ceux qui l'ont vu grandir.

Tout le film fut un long travail de reconstitution. Varda et son équipe écumèrent les greniers en quête de vestiges : premiers scénarios, vieux courts métrages en 9,5 mm, anciens livres, brassard de communiant. Trois acteurs jouent *Jacquot de 8 à 18 ans*. Agé de 14 ans, le deuxième d'entre eux, Edouard Joubreau, accompagne aujourd'hui Brigitte de Villepoix (sa mère, dans le film) à Montréal.

« Jacques Demy venait sur les lieux de tournage, évoque Edouard Joubreau, regardait les rushes, mais ne dirigeait rien. Il avait laissé carte blanche à Varda. » Jamais donc, le jeune *Jacquot* ne fut vraiment confronté par son modèle. « Jacques Remy restait très doux, en retrait du film, heureux apparemment de retrouver son enfance. »

Tout a commencé avec de vagues mémoires que Jacques Demy écrivait : 70 pages qu'Agnès Varda a transformé en dialogues et utilisé comme point de départ à son film. « Chaque jour, selon sa manière sacrée, elle modifiait les répliques, en rajoutait, au fil de ses conversations avec Demy ou de son inspiration, explique Brigitte de Villepoix. Les dialogues peuvent être parfois fictifs. Toutes les anecdotes du film sont bien réelles. »

Agnès Varda, ses acteurs la décrivent comme une réalisatrice impatiente, non directive, mais extrêmement perfectionniste, qui peut tourner 65 prises avant de se déclarer satisfaite d'une scène. Jacques Remy lui, trop tôt disparu, n'aura jamais vu le résultat final. Varda effectua tout le montage après la mort de son mari. « Mais même si le film fut en quelque sorte un éloge funèbre, la réalisatrice l'a toujours considéré comme un message d'espoir, précise Brigitte. En France, elle organise d'ailleurs des projections spéciales pour écoliers afin de leur inspirer la passion du cinéma qui anima toute sa vie Jacques Demy. »

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL

DANIEL LAVOIE GENEVIEVE GRANDBOIS MARCEL SABOURIN

Le fabuleux voyage de l'Ange

LE DEVOIR

ACPAV présente UN FILM DE JEAN-PIERRE LEFEBVRE

À L'AFFICHE À COMPTER DU 1er SEPTEMBRE

Cinéma Libre présente

le Spasme de Vivre

un film de RICHARD BOUTET

«... Avec courage, Richard Boutet s'est penché sur cette réalité du suicide chez les jeunes, pour la cerner pratiquement de l'intérieur, en donnant la parole à des jeunes ou à leurs proches qui l'ont connue de près...»

Gilles Marsolais, in 24 Images N° 55

chants et musique de Luc de Larochellière

UN FILM SENSIBLE ET PUISSANT! UN PORTRAIT EXCEPTIONNEL DE SOCIÉTÉ!

producteur Guy Bergeron
Les Productions Vent d'Est inc.
co-productrice Doris Girard
L'Office national du film du Canada

LE DEVOIR

DÈS LE 6 SEPTEMBRE

Le plaisir des Livres

MARIE-CLAIRE BLAIS D'écrire la vie



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

JE RÉVAIS tant d'écrire la vie que je croyais parfois la posséder mais quand je voulais écrire ces choses du passé, elles semblaient disparaître dans la brume, ne laissant devant moi que des pages blanches... C'est ainsi que s'ouvre *Les Apparences*, le troisième volet de *Manuscrits de Pauline Archange* de Marie-Claire Blais que les éditions du Boréal publient en livre de poche.

Cette trilogie n'est pas une biographie de l'écrivain mais on voit tout de suite que ce livre fait partie de son « roman familial » dans le sens que Freud l'entendait, outre qu'on y trouvera maints traits qui sont des faits de vie, quand Marie-Claire Blais était petite (elle est née en 1939). Avec ses vagabonds et ses bouchers sanglants, ses prêtres pervers et ses bonnes sœurs sadiques, ses petits bourgeois malveillants et ses boutiquiers rapaces, le monde de Marie-Claire Blais peut paraître extraordinaire. Au contraire, ce qui démarque ce livre des premiers ouvrages de Marie-Claire Blais est justement son réalisme, étant entendu que le personnage principal est une petite fille qui voit la vie avec le

Marie-Claire Blais
Manuscrits de Pauline Archange
Vivre! Vivre! - Les Apparences



grossissement et les déformations propres à son âge. De fait, *Manuscrits de Pauline Archange* n'est pas un roman mais une chronique de souvenirs rassemblés dans un ordre d'apparence chronologique. Quand le livre commence, on est en 1945 et Pauline Archange a cinq ans et demi. Puis, viennent les premières règles. L'enfance de la petite fille n'est plus. « Le vent se lève. Il faut apprendre à vivre », disait le poète. Pour la plupart des filles de cette époque,

apprendre à vivre voulait dire devenir caissière dans une banque ou quelque chose de similaire.

De quelle famille s'agit-il? Le père de Pauline Archange est ouvrier. Chez lui, il rêvasse ou il raconte l'histoire de la fameuse tempête du siècle. Il croit aux « miracles de la providence ». Pauline a un peu pitié de lui. Marie-Claire Blais le décrit comme un homme fini à 40 ans. Quant à la mère, elle reste à la maison veillant à tout selon la tradition d'alors. Pauline Archange ne sait pas quoi penser d'elle. Parfois, elle la hait mais parfois elle l'admire car, sous ses apparences malades et son caractère irascible, c'est une « insoumise » comme il y en aura tant dans l'œuvre de l'écrivain.

En gros, Pauline Archange a peur de ressembler à sa mère en vieillissant même si elle ne peut pas s'empêcher d'admirer son courage. Pour une raison ou pour une autre, Pauline Archange ne s'aime pas beaucoup. Elle se trouve sans cœur, désobéissante, infidèle, méchante et elle ne comprend pas pourquoi elle ne parvient pas à aimer ceux qui l'entourent comme ils le méritent (croit-elle). À son grand désarroi, elle s'aperçoit que son plus grand plaisir est de faire de la peine aux gens puis de les consoler. Ce sentiment de culpabilité est nourri par les sœurs qui s'occupent d'elle au pensionnat car

toute l'enfance de Pauline Archange se passe en tant que pensionnaire. Marie-Claire Blais n'a guère de pitié pour ces femmes qu'elle décrit d'une plume impitoyable comme des personnes sèches qui « puent légèrement la mort » et dont la bonté, quand elle se manifeste, est « cruelle ». En fait, le premier amour de Pauline Archange est une petite compagne de pensionnat, Séraphine Lehou, dont le visage de martyr l'attire irrésistiblement quoique provisoirement car Pauline Archange voltige de petite amie en petite amie sans se soucier des larmes qu'elle provoque. Séraphine Lehou se fera écraser par un tramway et Pauline Archange se reprochera très longtemps de l'avoir abandonnée.

On peut même dire que l'abandon de Séraphine par Pauline Archange est le point tournant du roman. Dans l'esprit de Pauline Archange, la mort accidentelle de la petite Séraphine, qui est une violence, est associée à quelque chose comme un viol dont elle est responsable. Elle ne peut pas se pardonner cet incident. Voilà pour l'enfance de Pauline Archange.

Puis il y a l'adolescence de Pauline Archange. Il s'agit des deux derniers tomes dont les titres sont *Vivre! Vivre!* et *Les Apparences*. Les petites filles ne sont plus. Pauline Archange commence à se frotter à la vie, découvre la littérature, et raisonne sur les êtres qui ne lui paraissent plus aussi simples qu'autrefois. Par exemple, le père Benjamin Pêret, qui est un ange de compassion, est pédophile et s'il ne pêche pas par orgueil il « succombe à la luxure », comme il dit. Ou bien, il y a Romaine Petit-Page qui est écrivain et accueillante mais dont les livres sont d'une sentimentalité haïssable. Pauline Archange découvre aussi qu'elle est une fille d'ouvriers et qu'elle n'a aucun des privilèges des enfants de la bourgeoisie. Pour elle, la vie sera toujours plus difficile. Elle fait partie des « enfants du malheur » que la société québécoise d'alors produisait. Son destin de fille pauvre est tout tracé si elle se laisse faire.

Le personnage principal des deux derniers volumes de *Manuscrits de Pauline Archange* est Germaine Léonard, une doctoresse, qui prend en pitié les petites filles et se bat

contre les sœurs pour améliorer leur hygiène et leur condition de vie en général. Pour Pauline Archange, Germaine Léonard est la première adulte qu'elle regarde avec intérêt et dont elle voudrait attirer l'attention mais « Germaine Léonard affiche une bouderie cruelle qui me la rendait souvent étrangère » écrit Pauline Archange, stupéfiée par ce refus car elle est un peu amoureuse d'elle. N'importe! Elle la regardera vivre. C'est sur elle que Pauline Archange testera sa féminité et son rôle dans le monde comme femme.

Germaine Léonard croit à la médecine sociale et écrit dans *La vie ouvrière*. Elle ressemble beaucoup aux héroïnes de Tourgeniev dans ses derniers textes, ou à certaines jeunes femmes de Tchekhov qui travaillent dans les zemstvo. « Malgré un caractère sensuel, elle a choisi la sainteté laïque et passe sa vie à travailler sans se soucier des hommes outre mesure bien qu'elle se permette des amants de temps en temps ». C'est en observant Germaine Léonard que Pauline Archange apprendra que la sainteté laïque ne vaut pas mieux que l'autre sainteté. L'important est de se pencher vers les êtres. Il y a aussi des pages très intéressantes sur l'esprit qui régnait chez les jeunes gens de cette époque où on discutait, entre autres, du rôle du clergé dans les hôpitaux.

Comment Pauline Archange considère-t-elle le métier d'écrivain? On voit bien qu'elle n'a pas du tout l'opinion de Germaine Léonard car la doctoresse aime la littérature sociale ou académique. Elle est du même avis que le petit ami de Germaine Léonard, Pierre Olivier : « Un écrivain transmet sa vision, voilà tout, saine ou malade, c'est toujours une vision du monde! », dit-il. Il prend comme un bon exemple d'écrivain un certain Philippe L'Heureux qui, selon Germaine Léonard, « décrit des personnages avancés dans la décomposition et qui cultivent leur délire ». Le premier accuse la seconde de croire dans une utopie sanitaire qui ne tient pas compte de l'humanité. La seconde accuse le premier de justifier la névrose. On se doute que la liaison de Pierre Olivier et de Germaine Léonard ne durera pas très longtemps. La dernière rencontre de Germaine Léonard et de Pauline Archange sera brève mais dure car cette dernière, qui n'a pu poursuivre ses études, ne travaille plus et commence à « suivre son délire ».

Dans le livre, Pauline Archange frise la déchéance et devient presque une vagabonde mais on se doute bien que Marie-Claire Blais

veut dire écrivain. La dernière page du livre est très belle. C'est l'hiver et il neige sur Québec. Pauline Archange marche dans la rue en grelottant. À travers la vitrine d'une boucherie, elle voit un jeune homme en train de dépecer un boeuf. Il trouve qu'il ressemble à un ange de Dürer. C'est un signe du destin. Elle fera partie de la communion des saints et découpera des boeufs puisque tel est le rôle des écrivains.

Le grand dieu mystérieux de ce livre, celui qui hante *Manuscrits de Pauline Archange*, est Jean Genet. C'est lui qui apparaît sous les traits de Philippe L'Heureux. Marie-Claire Blais a été saisie par le personnage lui-même qui, renégat de la société, se consacre à célébrer la beauté des suspects. De même, le fait que les personnages de Jean Genet, en particulier dans *Le Miracle de la rose*, soient uniquement des jeunes garçons l'a frappée. *Manuscrits de Pauline Archange* raconte comment une fille choisit la voie des suspects et se met à écrire des livres.

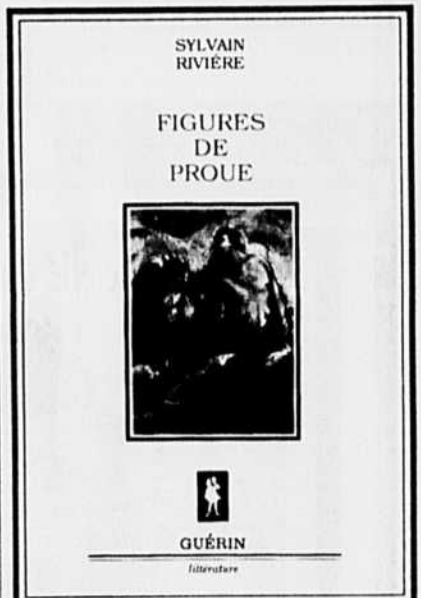
Manuscrits de Pauline Archange, Vivre! Vivre!, Les Apparences, romans, Marie-Claire Blais, livre de poche en un volume, Boréal-Compact 1991.



GUÉRIN
l'éditeur qui édite

Sylvain Rivière

FIGURES DE PROUE



Montréal, Guérin, 1991
295 pages

15,2cm x 22,8 cm 14,95 \$

Recueil composé de poèmes et chansons tous plus proches les uns que les autres du vent, de la mer, de la terre, des saisons de la Gaspésie.

Figures de proue, bouquet de poèmes-portraits de ces personnages presque mythiques qui font à la fois la réalité des Gaspésiens et le folklore de notre littérature: Alphonse Goulet, Adelme Porlier, Ti-Jules Alain, Philippe-à-ti-Pic, le père Noum et bien d'autres...

Rivière, plus que jamais, prouve hors de tout doute qu'il est amoureux de sa Gaspésie natale et cela se sent dans chacun de ses textes à cause justement de cette capacité qu'il a de faire voyager le lecteur par delà les mots dans des images qui font à la fois un pays et de la bonne littérature.

Rivière a le sens de l'image et du mot, la justesse des idées et l'amour du verbe, une capacité extraordinaire à synthétiser le « poétique » sans bavure, sans fioriture. Droit au but dans la symbolique, un goût d'écrire qui a des répercussions sur le goût de lire du lecteur.

Avec Rivière, on revient à sa propre enfance, c'est-à-dire à la naïveté fondamentale qui permet de se laisser prendre aux mots, au plaisir de l'imaginaire, à la tendresse de toute bonne poésie.

Rivière est un croyant: il fait le choix de croire en l'homme et en la littérature. L'acte de l'écriture, l'espoir de la poésie. On se repose du mal de vivre lorsqu'on lit Rivière, on savoure la joie de lire et il faut le faire lorsqu'il s'agit de poésie.

Distributeur exclusif: ADP
523-1182

Le lexique des curieux filons

DICIONNAIRE DE CITATIONS & JUGEMENTS
Agnès Pierron
Les usuels du Robert
1313 pages, Paris 1991.

Clément Trudel

LE DESTIN a voulu que deux géants de la littérature meurent le même jour, le 23 avril 1616: Cervantès et Shakespeare. L'histoire leur rend-elle un culte égal pour autant?

Si l'on cherche les convergences, on notera que le peintre Édouard Manet a illustré *L'après-midi d'un Faune* de son ami Stéphane Mallarmé. Debussy devait plus tard transposer cette œuvre en musique. Ceux qui ont coutume de porter des jugements nourrissent-ils une même passion pour ces trois artistes parents par la sensibilité? par leur volonté de se démarquer du commun? Manet n'a-t-il pas été le grand incompris louangé par un autre « marginal », Zola, ne fut-il pas acculé à faire ses débuts, précisément, au « Salon des refusés » tandis que Zola était congédié de son journal pour avoir louangé Manet?

Que dire de Jules Renard qui éprouve un « sombre ennui » à écouter du Debussy, dont les *Etudes* subjugent Julien Green: « si le vent pouvait écrire de la musique, c'est peut-être cela qu'il écrirait ».

Ce sont de tels filons que je suggère d'exploiter en feuilletant le tout nouveau *Dictionnaire de citations et jugements* d'Agnès Pierron. Certes, il s'agit ici d'un substantiel « festival culturel » auquel nous convie Alain Rey, de la maison Robert. On y passe aisément « de l'éloge à la roserie », passant à l'examen d'une « marquerie littéraire »! Mme Pierron se sait à l'ère du zapping et ne renonce à aucune voie d'accès à la constellation qu'elle a patiemment redécouverte, en collaboration avec Laurence Laporte et Didier Le Bonhomme.

Personnages et lieux célèbres évoqués par les grands auteurs, indique-t-on en guise de sous-titre à ce dictionnaire. Du Hugo, du Stendhal et du Maupassant, on en retrouve à satiété. La portion de Goethe et de Plutarque est modérée, tandis qu'Anaïs Nin et Marguerite Yourcenar se révèlent les femmes écrivains les plus chouchoutées.

Jean-Luc Godard et Paul Morand semblent d'accord pour évoquer ces « exilés de l'Amérique » qui vivent au Québec et au Canada (Morand parle du troisième Canada, l'« américain », se superposant au Canada anglais et au Canada français). Vancouver,

Terre-Neuve, Québec, Montréal, les Laurentides, le Saint-Laurent, le Niagara ont des mentions dans ce dictionnaire; pas Ottawa! Il ne faudrait toutefois pas trop compter sur ce *Robert* pour se nourrir de « canadienne ». Charlevoix, Faillon, Louis Hémond, c'est doucement vieillot et condescendant. Exceptionnellement, des contemporains comme Frison-Roche, Michel Tournier, le Dr Jacques Ferron, Denise Boucher (citée 6 fois, tandis que Champlain a droit à quatre figurations!) nous initient à certains volets de notre Amérique. On a même déniché un paragraphe où VLB juge de l'art du « langage souterrain », du calembour, chez Maurice Le Noblet Duplessis!

Cherchez la phrase assassine, vous la trouverez. Sur Mallarmé: « chef d'œuvre de l'onanisme », selon Drieu La Rochelle; « laborieux, pénible, heurté... un jeu de patience », dira Léautaud. Mais il y a toujours une contrepartie: Mallarmé est « le poète le plus sublime, le plus dense

de notre temps » (Rainer Maria Rilke).

Flaubert parle de la Fornarina, modèle préféré de Raphaël: « c'était une belle femme; inutile d'en savoir plus long ». Se confirme aussi le talent qu'avait Céline pour insulter ses chers collègues de l'univers des lettres! Tout comme Neruda qualifiant Pasternak d'« honnête réactionnaire »!

Libre à chacun d'explorer le contenu suivant ses humeurs. L'on peut apprécier l'acuité de jugements portés par Milan Kundera ou Roland Barthes. Ou encore les phrases lapidaires d'hommes d'État précisant ce qu'ils pensent d'un autre homme d'État (de Gaulle sur Staline: « communiste habillé en maréchal, dictateur tapi sous sa ruse, conquérant à l'air bonhomme... »). Il peut s'agir de jugements que l'on qualifie de « définitifs ». Le plus souvent, le spontané (l'immaturation?) donne le ton et confère du poids à la charge. Que les débats commencent!

L'invention de la mort HUBERT AQUIN

C'est un roman sur la jalousie, qu'on lit presque comme un journal personnel où tous les masques tombent, et, en premier, celui de la fiction littéraire.

L'invention de la mort porte déjà, six ans avant la publication de *Prochain épisode*, les signes d'une écriture fulgurante qui va marquer la littérature québécoise.



152 pages 15,50\$

La littérature d'aujourd'hui LEMÉAC

Toujours d'actualité

Robin Philpot OKA: DERNIER ALIBI DU CANADA ANGLAIS

Un ouvrage polémique, courageux, qui démontre, preuves et statistiques à l'appui, que le Canada anglais a profité de la crise pour régler ses comptes avec le Québec. À lire pour rétablir la vraie dimension de ces événements.

176 pages — 16,95 \$



vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

UNE CONTRIBUTION IMPORTANTE À LA CONNAISSANCE DE NOTRE HISTOIRE



GUY FRÉGAULT
La civilisation
de la
Nouvelle-France
1713-1744

Vol. de 320 pages — 9,95 \$

L'historien Guy Frégault retrace les aspects du régime politique de cette époque et les influences diverses qui contribuèrent à orienter les Canadiens vers l'expression et le développement collectif d'un sentiment national et même d'une civilisation propre.



LIONEL GROULX
Notre
grande aventure

Vol. de 442 pages — 10,95 \$

L'empire français d'Amérique, un des faits majeurs de l'histoire coloniale dans le Nouveau Monde, nous est présenté par Lionel Groulx dans *Notre grande aventure*. Il y étudie les causes qui ont déterminé les Français de l'ancien régime à bâtir cet immense empire.

La réédition de ces ouvrages a été réalisée en collaboration avec la Fondation Lionel Groulx

BQ Bibliothèque Québécoise

Le plaisir des Livres

Les quatre saisons d'une abbaye baroque



LE GRAND GHÂPAL

Paule Constant
Gallimard, 1991, 194 pages

«... JE SUIS HONTEUX de ce qui se passe en moi, mais je ne saurais l'empêcher. Madame votre mère prétend que votre sœur aime les femmes aimables, et il est sûr qu'elle vous aime beaucoup; et puis cette religieuse pour laquelle elle a eu tant de goût; et puis cette manière voluptueuse et tendre dont elle se penche quelquefois sur vous; et puis ces doigts singulièrement pressés entre les vôtres!»

C'est ainsi que le 17 septembre 1760, dans une lettre à sa bonne amie Sophie Volland, Diderot évoque son état d'esprit et même son trouble alors qu'il compose *La Religieuse*, un roman qui ne sera publié qu'après sa mort, en 1796.

Il est peu probable qu'en écrivant *Le Grand Ghâpal*, son auteur ait été troublé de la même façon, au point qu'un des amis de Diderot l'ait trouvé un jour « le visage inondé de larmes » parce que, expliquait-il, « je me désolais d'un conte que je fais »... Non! le thème du dernier roman de Paule Constant, s'il m'a ramenée à l'auteur devenu classique du *Neveu de Rameau*, de *Jacques le Fataliste* et bien entendu de *La Religieuse*, est bien différent de l'histoire de Suzanne Simonin, et son Abbessse n'a guère de ressemblance avec sa supérieure.

Bien différent aussi ce roman du précédent, de *White Spirit*, qui valut à Paule Constant le Grand Prix du roman en 1990. Autant j'avais été séduite par ce récit dont l'action se déroulait dans une « république de bananes », au plein sens du mot, autant *Le Grand Ghâpal* m'a tout d'abord déconcertée, voire intriguée avant que je m'avise qu'il était, ce roman, une fable baroque; que cette abbaye et l'abbessse Sophie-Victoire,



Paule Constant

tâchant à éduquer, pour la remplacer, sa nièce Émilie-Gabrielle, tenaient de l'allégorie, de l'imagination de l'auteur. Bien que l'action soit censée se dérouler au début du XVIII^e siècle, dans un

couvent et dans un château décrits dans leurs moindres détails d'époque, jamais ne me suis-je crue dans un roman du XVIII^e. Cette abbaye, où l'autorité des abbesses n'est pas contestée depuis des

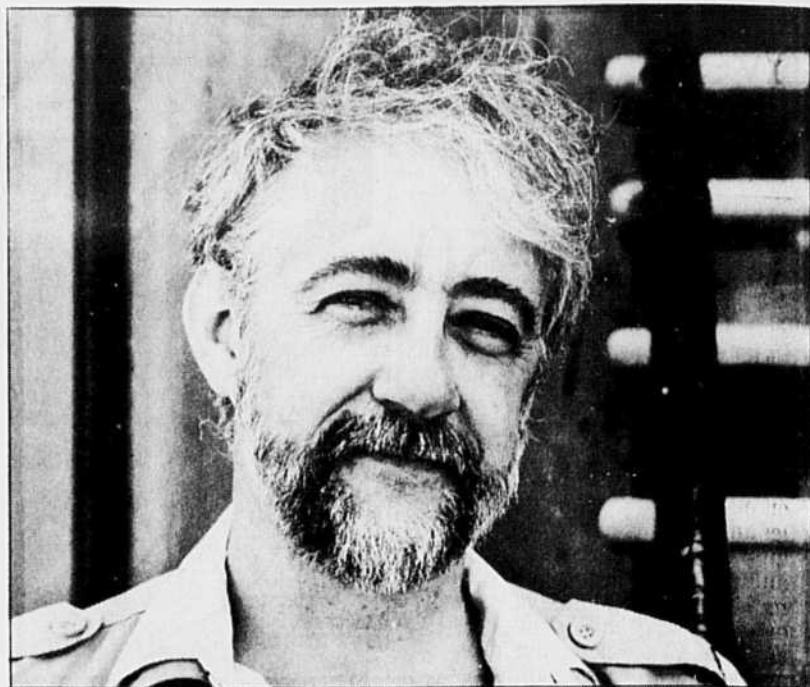
siècles, une illustre famille se la transmettant, depuis la nuit des temps, tient plutôt de l'abbaye de Thélème, avec, tout au moins pour l'abbessse, son fameux credo : « Fay ce que voudras ».

On fait tout d'abord connaissance, dans *Le Grand Ghâpal* (il est temps de vous apprendre qu'il s'agit d'un diamant mystérieux, qui est le signe visible du pouvoir des abbesses sur la terre, et qui doit assurer leur gloire dans le ciel), on fait donc connaissance avec la très jeune nièce de Sophie-Victoire, qui, à sept ans, commence d'écrire ses mémoires. Cette Émilie-Gabrielle est enlevée à ses père et mère — avec leur consentement — et suit la tante dans son couvent. Commence alors une éducation tout à fait invraisemblable mais que la romancière, qui écrit comme on écrivait chez les encyclopédistes, avec tous les temps du subjonctif bien maîtrisés, se débrouille pour que le lecteur en arrive à l'admettre et même à y croire. Dans ce couvent, où la piétaille, les religieuses du commun sont séparées des quartiers nobles, tout n'est qu'ordre, luxe et volupté. Émilie-Gabrielle est éduquée par... le baiser et le bain! Un panégyriste la suit partout, même dans son intimité, et doit noter pour la postérité tous les stades de cette prodigieuse et, bien entendu, scandaleuse éducation... de future abbessse.

En quatre saisons — autre motif d'incrédulité pour nous, les lecteurs : la petite Émilie-Gabrielle vieillissant de plusieurs années, de sept à 15 ans, en cours de récit — on assiste à l'échec du beau projet de la tante-abbessse, un cardinal et la prieure, bien entendu scandalisée et jalouse des privilèges que s'arrogent Sophie-Victoire mettant fin au règne des abbesses toutes-puissantes qui visaient à la sainteté par un chemin sans doute lumineux pour elles seules.

Des personnages secondaires traversent l'histoire du *Grand Ghâpal*. Un certain et beau Tancrède, une pensionnaire du couvent, prénommée Julie, ange noir de ce paradis sur terre, dont la fin atroce rappelle celle d'Emma Bovary : bref, tout est baroque cette fois chez Paule Constant.

Comment sera reçu ce nouveau, et très inattendu, roman d'une écrivain qui, jusqu'ici, vivait et composait plutôt « dans son siècle »? Difficile de le prévoir alors que la saison chaude des candidats aux prix littéraires ne fait que débiter. Tout ce qu'on peut dire, c'est que *Le Grand Ghâpal* se démarque déjà et totalement des petites histoires intimistes et érotiques de certains des romanciers français actuels.



ANDRÉ BROCHU

L'espace du malaise québécois

Jean Royer

ANDRÉ BROCHU est entré en littérature par la poésie et le roman, il y a 30 ans, mais il s'est forgé par la suite une solide réputation de critique littéraire. Le co-fondateur de *Parti pris*, devenu professeur à l'Université de Montréal, toujours attentif à la littérature québécoise, pratique une critique où le savoir n'exclut pas l'écriture. La visée critique reste chez lui une visée d'écrivain.

Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, Brochu n'avait pas abandonné la fiction ni la poésie. Voici qu'en 1990 et 1991 il fait paraître coup sur coup deux recueils de poésie, *Dans les chances de l'air* (l'Hexagone) et *Particulièrement la vie change* (Noroit), ainsi qu'une novella remarquée par la critique, *La croix du Nord* (XYZ).

« Si la Croix du Sud est une constellation bien réelle, symbole du rêve et de l'ailleurs puisqu'on ne l'aperçoit que de l'hémisphère Sud, au contraire la Croix du Nord, dans mon récit, est fictive et apparaît comme le symbole d'un ici malaisé, d'un ici nordique, précise André Brochu. C'est ce à quoi renvoie aussi l'extrait du poème de Jacques Brault en épigraphe au récit :

« Nous les croisés criards du Nord. Ce sont, bien sûr, les Québécois ».

Raoul, le personnage narrateur de *La croix du Nord*, vit dans un espace de malaise où la religion et le sexe, la mélancolie et la solitude conduisent la tragédie.

« Mon personnage narrateur est malheureux, mais il est aussi celui qui raconte sa propre vie. Il le fait tout de même avec beaucoup de désinvolture, de détachement et d'humour. C'est peut-être ce qui peut faire l'intérêt du récit : cette tension qui s'établit entre ce qui est raconté, qui est assez sombre, et la façon dont c'est raconté qui, elle, comporte beaucoup de fantaisie et se trouve à racheter jusqu'à un certain point ce qui est raconté. Il y a une certaine rédemption par l'écriture.

« Dans l'espace de la fiction, ajoute Brochu, le personnage fait appel au langage pour se sauver. De quoi ? De soi. Ce soi comprend toujours beaucoup de choses extérieures. Le malheur du personnage, c'est un peu le malheur de tout le monde, vécu de façon très aigue par le personnage. Il ne parvient à s'en sortir qu'en recourant à la fiction. Comme tout homme qui porte sa croix, il meurt et ressuscite ».

Car le personnage de Brochu est « crucifié de naissance ». Il est « la négation de l'extase » et meurt de narcissisme. En somme, il est un vrai Québécois.

« Cette réalité négative du Québécois comme du personnage, elle est très riche de toutes les possibilités qu'elle se trouve à nier mais qui peuvent être retrouvées au terme d'un désir très fort, précise André Brochu. Ce désir-là finit par traverser le personnage et l'amener à sa conversion positive. Mais seulement dans l'espace de la fiction, car il ne peut pas le faire dans la réalité.

« Ceci est une question posée à travers le personnage de Raoul et qui concerne tout le Québec : est-ce que le Québec peut arriver à sortir de son passé, de ce qu'il est négativement, est-ce qu'il peut arriver à s'en sortir autrement que dans l'espace de la fiction ? »

La novella d'André Brochu se propose aussi comme la transgression d'une certaine décence. L'écrivain répond, à travers ce récit, au « besoin de dire ce qu'on ne dit pas ». De même, pour le poète, il s'agira de « dire tout à partir de ce que je suis ».

« Je vois la poésie, dit Brochu, comme l'occasion de mettre en représentation toutes sortes de choses de la réalité. Du vécu immédiat comme du vécu social ou planétaire. J'ai des poèmes qui me transportent dans la stratosphère et même plus loin encore. La poésie est pour moi une façon de dire tout ce qui m'habite. Et de le dire évidemment par la force du langage. C'est le langage qui fait exister les choses dans l'espace de l'écriture. Ces choses composent ensemble une vérité qui n'est pas seulement individuelle mais qui est celle de ma relation avec l'univers ».

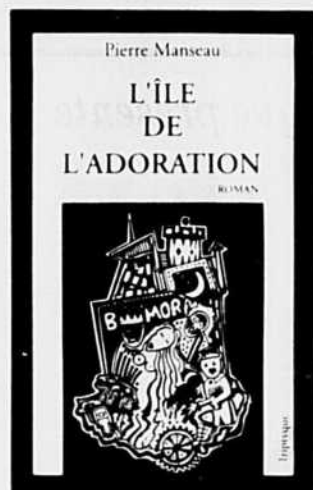
Les pulsions fondamentales du poème d'André Brochu qui apparaissent dans ses deux recueils récents, *Dans les chances de l'air* et *Particulièrement la vie change*, on peut les identifier comme étant l'attachement à la nature, l'apprentissage de l'enfance, mais aussi l'érotisme et la sexualité de même que l'affirmation d'un Je à travers le Moi en colère. Cette poésie pense, s'émeut, se révolte et s'émerveille.

« Il y a une recherche constante, dans ma poésie, conclut Brochu, d'expressions et d'images qui produiraient de l'être, comme disait Bachelard. Des images qui agrandissent les limites de ce qui est senti, connu, vécu. Dans le sens de l'émerveillement. Produire du nouveau dans l'ordre du vécu par le langage, cela suppose qu'on donne forme à du désir qui n'a jamais été en quelque sorte galvanisé, concrétisé. C'est du désir libre, en somme, capté et investi dans le langage ».

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957



« On n'oubliera jamais ce roman parce qu'il décrit par l'intérieur et comme magnifié par la double lunette expressionniste de la fascination personnelle et du dégoût, le trouble et l'inconfort d'un certain Québec d'aujourd'hui. De plus, Pierre Manseau dispose d'une langue très ferme mais toujours colorée, souvent superbe. »
— Jean Basile, *LE DEVOIR*
178 pages — 15,95 \$



L'auteur nous entraîne dans le labyrinthe des jeux complexes qui se tissent entre proches. Une femme s'interroge sur son métier d'écrivain, sur son père, sur l'ami, l'amour et ses silences, sur l'enfance mythique qui voile le présent, toutes des images qui s'entrechoquent et renvoient l'une à l'autre dans la logique des réalités intérieures. Une voix étonnamment maîtrisée, à la fois pleine de violence, de somptuosité et de finesse.

124 pages — 14,95 \$
En vente chez votre libraire



Études sur Les Éditions de l'Arbre, Lucien Parizeau, Fernand Pilon, Serge Brousseau, Mangin, B.D. Simpson, assemblées et présentées par Jacques Michon.

Leurs productions destinées au public d'ici, mais également aux lecteurs de l'étranger, ont préfiguré l'ouverture du Québec contemporain sur le monde moderne.

246 pages, 19,95 \$

Une visite s'impose!

Johanne Mercier, La Presse

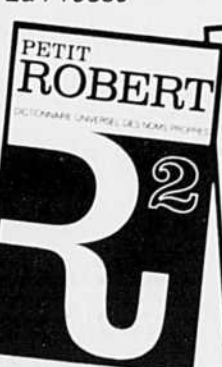
La plus grande librairie francophone d'Amérique!

Pierre Vennat, La Presse



Petit Robert 1
Dictionnaire de la langue française

Le Robert rég.: 66,95
49,95



Petit Robert 2
Dictionnaire universel des noms propres

Le Robert rég.: 79,95
63,95



Le Petit Larousse illustré 1992 en couleurs

Larousse rég.: 54,95
41,95



Lexis
Dictionnaire de la langue française

Larousse rég.: 62,95
49,95



Hachette
Le dictionnaire de notre temps 1992. Langue française, noms propres

Hachette rég.: 39,95
31,95



Hachette
Le dictionnaire couleurs. Langue française, noms propres

Hachette rég.: 59,95
49,95



Harrap's Shorter
French - English Anglais - Français

Harrap rég.: 39,95
29,95



Robert & Collins
Dictionnaire bilingue

Le Robert rég.: 36,95
29,95



Dictionnaire des expressions québécoises de Pierre Desruisseaux

BQ rég.: 10,95
8,95

Champigny

MAINTENANT AU
4380 SAINT-DENIS
MONTREAL
(514) 844-2587

OUVERT 7 JOURS
DE 9 H À 22 H
COMMANDES
TÉLÉPHONIQUES
ACCEPTÉES

LIVRES
DISQUES AU LASER
REVUES
STATIONNEMENT
À L'ARRIÈRE

le travail

autres réalités, autres regards

numéro réalisé par Céline Saint-Pierre et Gilbert de Terssac

En vente chez votre libraire

EDITIONS SAINT-MARTIN

RIAC
Revue internationale d'action communautaire

École de Service Social
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. A
Montréal, Québec H3C 3J7
(514) 343-2068



N° 25
200 pages
14,00 \$

Le plaisir des
Livres

Yves NAVARRE

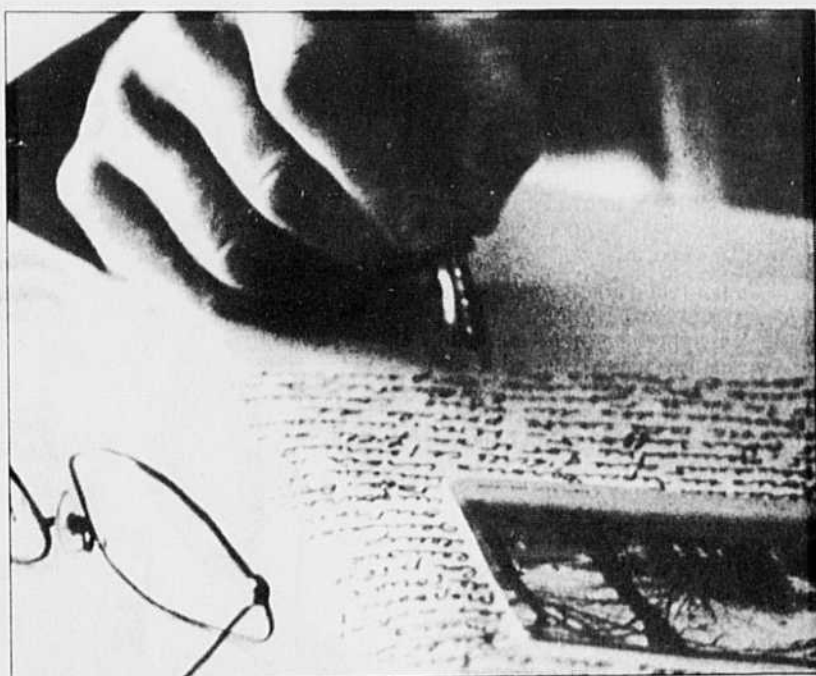
▲ La vie
dans l'âme

Carnet 50

JE RÉVAIS d'un bel été. Voilà qu'un orage de printemps a tout gâché. Ce n'est pas grave, ni comique ni tragique, ni même tragi-comique. On tombe, on se relève, et patatras un croche-pied, du plus bas au plus haut on recommence, on persiste et signe, les années passent, on se croit attendu, on sait qu'il ne faut rien attendre de qui ou quoi que ce soit mais, le *mais-du-sentiment*, pas celui du sentimental, on continue, on s'y accroche. Et rebote, faut faire avec le pire, gommer, indifférer, repartir à zéro, trier, classer, ranger, nettoyer, jeter, se bricoler une armure, se dire *ça se peut pas et je ne me laisserai jamais plus prendre au piège ou c'est fini*, puis on recommence la même histoire, un peu plus alerte, capable d'alerter, un peu plus cogné, pogné et ainsi de suite, à suivre, jusqu'au jour où l'on doit écrire *suite et fin*, c'est pour bientôt, bientôt un an, c'est pas pire, on se reprendra, comme écrivait l'autre à son frangin dans je ne sais plus quel roman, *l'en fais pas pti frère, il y aura toujours des roses au fond du jardin*.

Question, ça veut dire quoi ce préambule ? Réponses possibles, on est toujours au tout début de tout, ou jamais rien n'est acquis, ou encore on a les orages que l'on mérite, ou encore, encore, être perpétuellement à la première page. Et à nouveau, la question, ça veut dire quoi au juste ? Pour toute réponse, un sourire, comme un signe, comme un partage, tout sauf un sourire qui hausse les épaules. L'enfant que je fus était capable de commander les rêves et de les reprendre exactement là où il les avait laissés, ou là où ils l'avaient largué. Ou là où : faut le faire. Mes rêves ne m'appartiennent plus. Si parfois, à ces lignes, j'ai inspiré de la peur à l'une ou à l'autre, à toi ou à toi, toi puis moi comme on dit ici, ce n'est ni en colon ni en conquérant, mais en lointain et proche allié, l'alliance des regards, des émotions, des écouteurs, les lumières de la ville, quatre saisons, l'ardeur des provinces et chaque province est un pays en soi, chaque être humain, une solitude partagée ou pas, c'est selon. Chaque lecture est la première de toutes les écritures.

En haut de la lettre reçue au courrier du matin, il y a une phrase découpée dans un journal, 8 % des Français sont incapables de trouver la France sur une mappemonde. La lettre vient de Tramelan, en Suisse. Ami, j'aime beaucoup ce genre de statistiques. Elles relèvent du plus grand mystère (comment les tests ont-ils été faits ?) et permettent aussi de rêver (et si c'était vrai ? ou pire ?). La page de B.D. ci-jointe devrait aussi te réjouir. Elle rejoint,



par sa description de l'incompréhension entre Paris et la francophonie, l'ouvrage de Schifres « Les Parisiens », que je suis en train de lire. L'ignorance de l'autre, l'ignorance tout court, permet l'autosatisfaction et le fascisme ordinaire. Qui t'irritent, nous le savons, qui t'ont chassé de Paris, mais que tu retrouves partout, à chaque coin du monde. C'est l'ignorance qui permet tous les intégrismes, tous les ghettos. C'est dans ces 8 % (ou plus ?) que recrutent les Le Pen, que nous élisons nos parlementaires, que percent les militaires. Au reste, les Suisses n'ont pas ce problème : pour retrouver leur pays, il leur suffit de pointer le doigt sur leur nombril. Et là, ils sont 80 % à le faire. Arme-toi de la plume. Amitié, Jean-François. Baisers. Odette.

À quoi bon reproduire la bande dessinée intitulée, le problème linguistique québécois et qui figure ou l'un ou l'autre d'ici, en visite à Paris-la-Sourde comme un-pot, demandant où se trouve le Panthéon pour finalement s'exprimer en anglais, *which way is the Panthéon ?* Vraiment, ce n'est plus de mise. C'était peut-être le sujet de ces carnets et leur liberté. On verra. Au Festival des films du monde, *La demoiselle sauvage* de Léa Pool est venue couronner une oeuvre déjà riche et j'en sais quelque chose. Le nouveau film de Léa est pur et dur, vif-argent, un vrai diamant. Il clame irrévocablement la solitude de deux.

Incapable de remplir mon formulaire trimestriel de la T.P.S., même un comptable y perdrait son chinois, j'ai rédigé une lettre, à part. Comme c'est compliqué d'être numéroté partout. J'ai donc déclaré 21 plus 42, plus 21, soit 84 piastres, avec des mots d'excuse, *sorry Ottawa*. Je n'ai jamais pu lire un mode d'emploi, un contrat ou une de ces déclarations, labyrinthes. Qui perd l'autre en route ?

Il faut aller au Musée d'Art contemporain, Cité du Havre, voir et revoir l'exposition de photos *Le corps vacant*. Une fois ne suffit pas. On en a pour son bonheur, la photo, cet art majeur. Il faut se rendre

aussi aux Cent jours d'art contemporain de Montréal, 3576 avenue du Parc, pour se faire une fierté d'être Québécois de naissance ou d'adoption, Québécois du ciel bleu qui claquent au vent du nord et Québécois de toutes les racines. Silence, beau silence, ici on crée. Du balcon de Montréal, on voit ainsi le monde entier.

L'été carambole. Tout pousse dans le jardin à une vitesse vertigineuse. Une dernière ivresse ? L'important, c'est d'y avoir cru, envers et par toutes et tous, contre toute attente en attendant cependant, une perpétuité, un condamné à vivre s'est échappé. L'important, c'est d'y croire encore, malgré toutes et tous, ou la plus grande part d'entre elles et eux. Il y a des rongeurs et des grognons partout, tout miel et subitement tout fiel. C'est dommage. Comment peut-on à la fois priser et mépriser quelqu'un dans le même jardin ? Tôt ou tard, et plutôt tôt que tard, il y a de la fourberie dans l'affection, de la tristesse dans l'agression, on vous arrache le coeur (écoeuré) et on vous force de demander pardon. Pardon ? La morale, je l'ai laissée sous une soutane contre laquelle on me tenait trop fort, banale initiation. Moraliste je le suis au point de ne jamais pouvoir ignorer les jaloux, honorer les malins, saluer les méchants.

Depuis le 15 août, le ciel a chaviré. Qu'on le veuille ou non, on subit le compte à rebours. Il y a du vieil or dans la lumière, quelque chose de capiteux dans l'air de la ville qui vous monte à la tête et qui vous fait désirer l'automne et vite l'hiver. Au moins, pendant cette saison-là on sait et on sent pourquoi on est seule ou seul. Et de tout coeur, merci de ne pas lire ici une quelconque amertume. *Ça parle là où ça souffre*, disait Lacan. Il n'y a que les fouineurs et les farfouilleuses pour voir du malheur là où il n'y en a pas et que des paranos pour vous accuser d'être parano. Je ne suis pas venu au Québec en visiteur ou en curieux mais pour l'ultime durée : on peut ici être ce que l'on est, contre orages et marées.

— Y.N.

Féroces
chroniques
espagnoles

LE TUEUR DES ABATTOIRS
Manuel Vazquez Montalban
Seuil, 1991, 208 pages

Francine Bordeleau

L'ANTI-HÉROS Pepe Carvalho, de surcroît détective privé cynique et fin gastronome, colle à son créateur Manuel Vazquez Montalban comme une seconde peau. Au point qu'un jour — ainsi l'a-t-il décrété — l'écrivain espagnol fera mourir ce personnage pourtant adulé par des lecteurs répartis un peu partout dans le monde. Montalban n'écrit plus alors que des romans sans Carvalho, comme il le fait déjà à peu près une fois sur deux; peut-être aussi se consacrera-t-il davantage à la nouvelle, un genre que, pour l'heure, il pratique peu.

En 1987, Montalban décidait de réunir les 17 nouvelles qu'il avait écrites entre 1965 et 1986. Les éditions du Seuil nous offrent aujourd'hui la traduction française de ce recueil.

Il faut lire ces 17 nouvelles comme autant de métaphores de l'Espagne, d'une Espagne qui déjà, en 1965, a des odeurs de fin de régime (franquiste) et se dirige vers la modernité.

Oublions trois ou quatre textes charmants certes, mais sans aucun intérêt. C'est dans l'ironie et la cruauté — une cruauté froide, exprimée avec une économie remarquable, et d'autant plus efficace — que Montalban est à son meilleur. Le plus bel exemple en est *Le tueur des abattoirs*, la nouvelle éponyme du recueil. Montalban excelle dans l'art de plonger dans la folie d'un personnage apparemment simple et d'en suggérer, par une écriture à la fois complexe et implacable pour le lecteur, les ressorts.

Étant journaliste et ayant, un temps, milité activement au sein du Parti socialiste, Montalban parle beaucoup de politique. Et de sexe aussi. Obsédés sexuels, maniaques ou frustrés, plutôt floués que dominants, les hommes n'ont plus grand-chose à voir, ici, avec le macho espagnol tel qu'on se le représente. Peut-être parce que Montalban est Barcelonais et qu'à Barcelone, ville excessive et délinquante, on ne fait jamais rien comme dans le reste de l'Espagne.

Mais, c'est bien la société espagnole, étalée sur 25 ans, que Montalban donne à voir dans ces histoires de prime abord disparates. L'éditorialiste devenu fou sombrant dans un délire paranoïaque dont le général de Gaulle est l'objet, les professeurs d'université, l'avant-centre se faisant dévorer par les spectateurs à la fin d'un match de soccer, le tueur des abattoirs, les travestis et les amoureux transis n'ont rien en commun.



Manuel Vazquez Montalban

BORIS ELTSINE

BORIS

JUSQU'AU
BOUT!

ELTSINE

CALMANN-LÉVY

Le

journal politique et l'autobiographie

du président de la République de Russie.

Éditions Calmann-Lévy, 282p., 26,00\$

Québec / Amérique présente

Une île
à la dérive

MARIE GAGNIER



Un roman plein de bruit, de fureur, de passions toutes-puissantes et désordonnées.

Le roman de la démesure.

« Cette écriture fait naître les choses et fait surgir le sublime et la déraison des choses qu'elle évoque. » Lucie Côté, *La Presse*

352 PAGES, 24,95\$ - ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

Entre deux
saisons, au
moment où l'été
nous offre
encore sa
lumière chaude,

estuaire

C.P. 33 7 — SUCCURSALE OUTREMONT, MTL H 2 V 4 N 1

LANCEMENT VENDREDI LE 6 SEPTEMBRE

à 17h aux Terrasses St-Sulpice
1680, rue Saint-Denis, Montréal
(Métro Berri UQAM)

Encore une fois, vous pourrez entendre la voix de ceux et celles qui font la poésie d'aujourd'hui. Cette fois, nous vous suggérons Louis Cornellier, Daniel Dargis, Jean-Paul Daoust, Hélène Dorion, Jean Duval, France Mongeau, Gabriel-Pierre Ouellette, Denis Vanier et Josée Yvon.

Nous soulignerons la parution des numéros d'été et d'automne: « Matière délinquante » et « Rituels d'Amérique ».

Au plaisir de vous revoir.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnements pour quatre (4) numéros par année

ABONNEMENT ÉCRIVAIN/ÉTUDIANT 18\$ □
ABONNEMENT RÉGULIER 20\$ □
ABONNEMENT POUR INSTITUTIONS 30\$ □
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER 35\$ □
ABONNEMENT RÉGULIER POUR 2 ANS 35\$ □
ABONNEMENT RÉGULIER POUR 3 ANS 50\$ □

On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5\$ □

NOM

ADRESSE

CODE

VEUILLEZ M'ABONNER À PARTIR DU NUMÉRO

AGENCE DU LIVRE



LIBRAIRIE AGRÉÉE

1710, rue St-Denis
Montréal (Québec) H2X 3K6
Voisin de la Bibliothèque Nationale
(514) 844-6896

UNE RENTRÉE REMARQUÉE

L

Librairie Internationale de Langue Française

Au coeur du quartier latin
votre librairie de la rentrée

Des rabais de 20 % et plus
sur tous les dictionnaires de langue.

Livres format de poche — dictionnaires, ouvrages de référence,
beaux livres, romans, essais, livres scientifiques, etc.

Aussi: tout un étage de livres neufs
à prix réduits de 50 % et plus

ARTS VISUELS

**Ludger Gerdes,
Dan Graham,
Jeff Wall**

Centre international d'art
contemporain,
3576, avenue du Parc
Jusqu'au 3 novembre.

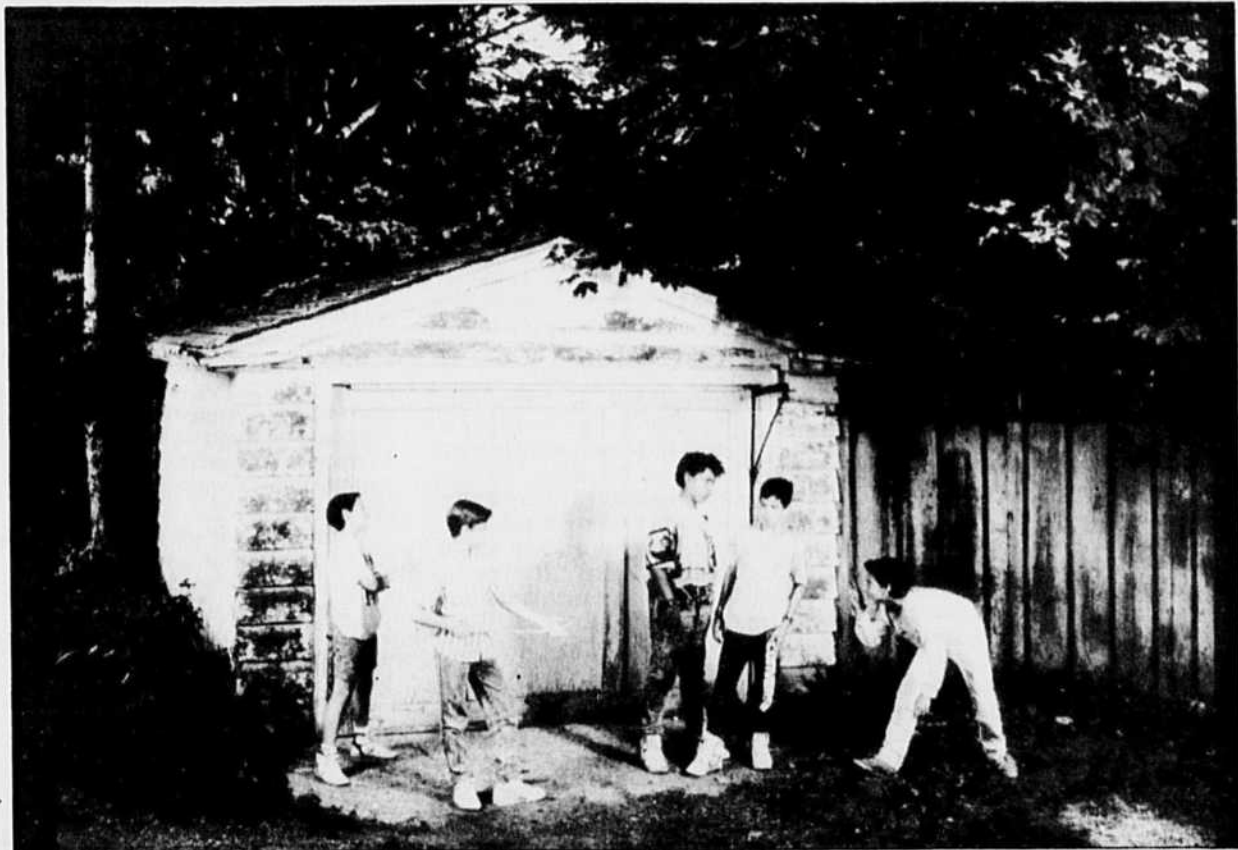
Jean Dumont

EN CHOISSANT un thème comme celui de l'art et de l'espace public, pour les Cent jours d'art contemporain de Montréal 1991, Claude Gosselin plonge au coeur d'un débat qui ne cesse de s'animer, non seulement à Montréal, mais dans toutes les grandes villes du monde industrialisé.

Les questions mises en jeu dans ce débat sont si nombreuses et si complexes, elles touchent à des valeurs si essentielles de nos sociétés, elles nous obligent à revenir sur les définitions de tant de nos activités et de nos comportements intellectuels, sociaux, architecturaux et artistiques, que plus souvent qu'autrement les confrontations n'ont abouti, jusqu'à ce jour qu'à des dénégations univoques et stériles, plutôt que laisser entrevoir, sinon des solutions, du moins la possibilité de modes d'action novateurs.

La coupure entre la ville et la campagne est complète et consommée, aussi bien qu'entre les modes de vie qui en découlent. Les lieux de rencontre de nos villages, où s'échangeaient autant les paroles lentes que les silences, n'étaient pas faits seulement de main d'homme mais, généralement après génération, de toute la mémoire du lieu et de toute celle de la communauté. Et le monument érigé aujourd'hui aux centres de leurs places, et qui souvent parle des morts, n'est pas en rupture avec le passé mais en filiation directe avec la fontaine devenue inutile, qu'il a remplacée et qui disait la vie dans le chant de son eau.

Nos villes modernes sont faites pour la vitesse et le profit. Leurs places, et même leurs parcs et espaces verts, n'ont rien à voir avec ces « prés communaux » de nos campagnes, où chacun pouvait aller faire brouter ses quelques bêtes. Nous sommes pris « entre les désirs de la ville latente et les règles de la ville manifeste ». La propriété partout s'exhibe et ostracise. Declan McGonagle fait remarquer dans un catalogue consacré à un événement d'art « in situ » qui a eu lieu, il y a quelques années en Angleterre, que bien sou-



The Goat, de Jeff Wall.

vent l'érection d'une oeuvre sur une place publique n'a d'autre rôle que d'en affirmer la propriété par la municipalité. Signalons que dans le cadre de ce même événement, une oeuvre de Geneviève Cadieux fut interdite à Glasgow. Ici même, le triste souvenir de *Corridor* n'est pas encore effacé, et l'on prend conscience aujourd'hui, avec les censures imposées aux projets de nos artistes sur nos propres places, que l'influence de la propriété du bâti s'étend, bien au-delà de la surface qu'il occupe, à l'âme même de la ville...

Il faut bien reconnaître aussi que certaines des sculptures qui « ornent » nos espaces publics auraient pu, sans dommage, n'être pas réalisées, et que d'autres, excellentes en elles-mêmes, sont trahies par les bâtiments qui les environnent. Il faut bien sûr que l'artiste aille vers le public; jusqu'où peut-il aller en restant un artiste ? *JES*, l'exposition qui réunit au CIAC les oeuvres de Ludger Gerdes, Dan Graham et Jeff Wall, et dont Jean-Claude Rochefort est le conservateur invité, ne répond pas directement à toutes ces questions, mais elle en soulève tellement qu'elle est indispensable à ce débat.

Ce n'est pas par hasard que j'ai abordé cette exposition avec le travail de Ludger Gerdes. Je pensais qu'en parlant d'art public dans un lieu institutionnel, même s'il est situé au coeur d'un ensemble commercial, les oeuvres risquaient de rester silencieuses sur bien des points importants. Et Gerdes avait le mérite à mes yeux d'avoir non seulement produit de très nombreux textes et discours sur une démarche qu'il poursuit de puis des années, mais aussi que cette démarche consiste, entre autre, à vouloir sortir l'art de l'abri confortable de ses institutions habituelles, musées, galeries, théories et milieux pour littéralement, « le jeter aux chiens sur la place publique ». J'ai ainsi eu l'avantage de faire l'expérience de la rudesse des limites du discours, et de la souplesse dramatique de celles des oeuvres...

Il y a de l'idéalisme dans la position de Gerdes. Il reproche à l'art dans ses écrits, de s'être complètement séparé des réalités de la société, en s'abritant dans les musées, où il n'aurait d'utilité que de justifier des théories et d'être justifié par elles. Il n'empêche que les artistes qui pensent au moyen de cet art sont,

eux, plongés au coeur de cette société dont ils font, un peu trop souvent à leur goût, la rude expérience du quotidien. Il en est de même pour ses notions d'utilité de l'art dans la vie de tous les jours. Il est certain qu'un fossé sépare aujourd'hui, chez le plus grand nombre, l'art et l'espace du quotidien, mais l'art n'en est pas le seul responsable. Il n'est plus évidemment le même que celui du temps des cathédrales, mais le public qui se presse aujourd'hui dans les ascenseurs de nos tours à bureau, n'a plus à voir non plus avec celui qui parlait les sculptures du grand portail de Chartres. Le ciel s'est éloigné de la terre...

Oubliez la rudesse du discours, allez voir les oeuvres. *JES* contient l'essentiel de leur philosophie. Adaptation française de *ICHS*, une oeuvre présentée par Gerdes au Haus Esters Museum de Krefeld, en 1989, elle dit, dans ce « Je » pluriel et improbable la volonté d'effacer les frontières et la merveilleuse douceur de l'ambiguïté dramatique.

J'ai beaucoup aimé les quatre grands tableaux sans titre, datant de 1991, aux motifs géométriques, et dont l'accrochage remarquable,

deux à deux dans deux grandes salles, favorise au maximum l'étrange pouvoir de confusion des espaces. Gerdes a souvent peint des tableaux de cette dimension, 250cm x 150cm, virtuellement divisés en une grille de 15 carrés de 50cm x 50cm, grille d'apparence rigide dont il utilise sans fin les possibilités combinatoires. Et cet attachement livre une des clés de sa démarche et de son fonctionnement : faire avec ce que l'on a, utiliser de façon nouvelle ce qui est, ou a déjà été.

Vous ne pourrez manquer de ressentir, devant ces tableaux presque parfaits, la troublante disparition de toute différence entre les notions d'intérieur et d'extérieur. L'espace de la salle et l'espace du tableau, semblent confondus ; on passe de l'un à l'autre avec le mouvement des yeux, et ai-je envie d'ajouter, avec celui de l'esprit. Les situations respectives du spectateur et du tableau deviennent incertaines, le premier ayant l'impression de se glisser entre les plans du second. Le ciel se mêle à la terre. Cette abolition des limites entre l'intérieur et l'extérieur, le privé et le public, est d'ailleurs également à la base des recherches et des oeuvres de Jeff Wall et de Dan Graham.

Les trois artistes partagent aussi une autre notion importante aussi bien pour les relations de l'art et du public que pour celles de l'art et de l'artiste, celle de la valeur métaphorique expressive de l'image, particulièrement importante en ces temps puisqu'elle peut seule justifier un retour à la figuration, même si l'image court le risque de continuer d'être lue comme une représentation par une grande partie du public.

Cette valeur expressive est à l'oeuvre dans les immenses ciba-chrome de Jeff Wall, de Vancouver qui, éclairés de l'intérieur et s'imposant puissamment au regardeur, sont cependant tout sauf des jugements du monde et des constats sociologiques. Il confiait d'ailleurs à J.F. Chevrier, lors d'un entretien, « (il faut) reconnaître que l'image doit être incomplète, qu'elle est essentiellement dramatique. Dans le domaine de l'art, tout élément conceptuel doit recevoir une médiation dramatique. Sans cette médiation... elles sont des illustrations ennuyeuses. » et il ajoutait qu'il pensait que ce qui rend possible cette dramatisation est un projet énoncé un jour comme « la peinture de la vie moderne », pensant à ces peintures de Goya sous lequel ce dernier a noté : « J'ai vu ceci ».

Si les images de Jeff Wall parfois agacent, c'est que minutieusement mises en scène, et paraissant dire une réalité instantanée, elles laissent pourtant toujours planer un doute, un espace d'incompréhension quant aux motivations réelles des gestes et des attitudes des acteurs.

L'artiste américain Dan Graham, dont on se souvient avoir vu, l'an dernier dans « L'art conceptuel, une perspective », présenté au MAC, l'oeuvre *Homes for America 1965, 1966-67*, réalisée sous forme d'article de magazine, réussit, en poussant à son maximum la confusion entre l'intérieur et l'extérieur dans ses pièces, par l'utilisation d'un verre à la fois réflecteur et transparent, à traquer la propre intimité des spectateurs. Dans *Hedges and Reflective Glass Labyrinth*, réalisée au CIAC, les panneaux de verre dont il est constitué agissent comme un miroir du côté où ils sont éclairés, et sont transparents du côté laissé dans l'obscurité. Si le spectateur sait quand il voit, et quand il se voit, il ne sait jamais quand il est vu. Le jeu des reflets réalise également une parfaite intégration de la construction et de l'environnement. Le réel devient une continuité et, curieusement, une continuité rassurante, alors que pourtant le besoin de l'abri est archaïquement chevillé au coeur de l'humain.

Children's Pavilion, le projet commun auquel Wall et Graham travaillent depuis plusieurs années, a déjà donné lieu à la réalisation de deux maquettes présentées l'une à Marseille, en 1989, et l'autre à New York en 1990. Celle présentée au CIAC a été conçue pour mettre particulièrement en relief les effets de l'oculus supérieur. Les mêmes effets d'échange entre l'intérieur et l'extérieur, entre le sol et le ciel, les occupants et ceux qui les regardent, l'eau du bassin et le bleu du ciel, doublé du fantastique des déformations opérées par la lentille semi-réfléchissante de l'oculus.

Les descriptions sont toujours inutiles, particulièrement, dans des productions, comme celles de ces trois artistes, ouvertes à de multiples interprétations. J'ai seulement essayé de comprendre, en insistant sur la nouvelle notion des limites et des échanges qui imprègnent ces oeuvres, pourquoi certaines d'entre elles ne m'avaient pas touché au premier regard, alors qu'aujourd'hui, après m'y être attardé, j'ai du mal à oublier la fascination des nouveaux modes de penser qu'elles suscitent, et l'élargissement du monde qu'elles induisent.

VARIÉTÉS

AGORA DE LA DANSE: 840 est Cherrier, Montréal (525-1500) — Festival international de nouvelle danse, les 2-3-4 oct. à 19h — Paul Fortier, du 26 au 30 sept. et les 2-3 oct. à 17h (local S210)

AUDITORIUM ÉCOLE SECONDAIRE D'ANIEL-JOHNSON: 1200 boul. du Tricentenaire, Montréal — Spectacle solo interprété par Denis Paris à l'occasion du 50e anniv. de la mort d'Emile Nelligan, sam. 14 sept. à 20h — « La Petite Fiancée », cirque musical composé de 8 artistes, clowns, acrobates, jongleurs, trapézistes, musiciens, dim. 15 sept. à 14h.

BOITE À CHANSONS LE PIERROT: 114 est St-Paul, Montréal — Jules Lavioie et Mark Vinet du 30 août au 2 sept. à 20h — Les Deux Pierrots: Le groupe L'Unité et Alex Sohier, du 30 août au 1er sept. à 20h.

BOZO BISTRO BAR: 6121 Morin, Val-Morin (819-322-2454) — Odette Coulombe et Rock Gingras, du mer. au sam. — Richard Joe Leroux, les dim. et lun.

CAFÉ CAMPUS: 3315 ch. Queen-Mary, Montréal (735-1259) — Michel Favre présente « Maudite mémoire » avec André Duchesne et Locomotive, André Marchand et Michel Boredeau de la Bottine souriante, dim. 15 sept. à 21h.

CAFÉ DES ARTS: 432 rue de l'Église, Québec (418-649-9919) — Monique Jutras en spectacle, le 31 août

COLLÈGE JEAN-EUDE: 3535 boul. Rosemont, Montréal — Événement alphabétisation avec Jean-Marc Parent, ven. 13 sept. à 20h.

COLLÈGE DE ROSEMONT: 6400, 16e ave., Montréal — Cinéma « Mon oncle Antoine » de Claude Jutra, ven. 13 sept. à 14h.

HÔTEL PARADA RENAISSANCE DU PARC: 3625 du Parc, Montréal (525-1500) — Festival international de nouvelle danse, du 26 au 28 sept. et du 1er au 3 oct. à 13h.

IMAGES DU FUTUR 91: Vieux-Port de Montréal — Exposition internationale sur les applications des nouvelles technologies dans le domaine des arts visuels et des communications, tous les jours de 10h à 23h, jusqu'au 22 sept.

LA LICORNE RESTAURANT-THÉÂTRE: 4559 Papineau, Montréal (523-2246) — Sylvie Bernard en spectacle du 28 août au 14 sept., du mer. au sam. à 20h30.

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal (872-7882) — Événement alphabétisation avec Jean-Marc Parent, mar. 10 sept. à 20h — Cinéma « Carmen » de Francesco Rosi d'après l'opéra de Bizet, le 11 sept. à 14h. et 20h — « La Traviata » de Franco Zeffirelli d'après l'opéra de Verdi, le 9 oct. — « La Bohème » de Giacomo Puccini, inspiré du roman « Scènes de la vie de bohème » d'Henri Murger, le 30 oct. — « Don Giovanni », réalisé par Joseph Losey, le 11 déc.

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRACE: 3755 Botrel, Montréal (872-2157) — Spectacle de flamenco avec Pierre Leduc, Marcos Marin et Julia Christina, jeu. 12 sept. à 20h.

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal (872-2266) — Animation-jeunesse : sortir de la photo! (pour comprendre l'installation photographique), les 7 et 15 sept. à 14h.

PROMENADE DE LA CATHÉDRALE: Cour centrale, 625 ouest Ste-Catherine, Montréal (525-1500) — Festival international de nouvelle danse, du 25 au 28 sept. et du 2 au 5 oct. à midi.

LE P'TIT BAR: 3451 St-Denis, Montréal (281-9124) — Didier Dumoulier, chansons, accordéon-musette, les lundis à 21h.

SALLE WILFRID-PELLETIER: PDA, Montréal (842-2112) — Le Don des Étoiles 4, spectacle réunissant les premiers danseurs des plus prestigieuses compagnies au monde, le 31 août à 18h30 — Festival international de nouvelle danse, les 27-28 sept. à 20h30.

STUDIO-THÉÂTRE ALFRED-LALIBERTÉ: 405 est Ste-Catherine, Montréal (842-2112) — Festival international de nouvelle danse, les 26 et 28 sept. et les 1-3-4-5 oct. à 19h.

THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE: PDA, Montréal (842-2112) — Festival des Films du Monde, du 22 août au 2 sept.

THÉÂTRE MAISONNEUVE: PDA, Montréal (842-2112) — Festival des Films du Monde, du 22 août au 2 sept.

COMPLEXE DESJARDINS: Place Desjardins, Montréal (875-8281) — German Montau affiche le Mexique, du 19 août au 15 sept.

ÉCURIES YOVILLE (METATECHNO): 300 Place d'Yerville, Vieux-Montréal (499-9430) — Félix Leclerc: Sculpture de André Papé, jusqu'au 1er sept. — Dans le cadre du mois de la photo: Portraits de l'Inde 1990 d'Anne de Guise et Daniel Gauvin, du 3 au 15 sept.

ESPACE GLOBAL: 914 est Mont-Royal, Montréal (524-9504) — « In Vivo », exposition pour les petits de Louise Bouchard, du 28 août au 15 sept. — Photographie et Art médiatique de Elaine Frigon, Irène Mayer et Eva Quintas, du 18 sept. au 6 oct. — DSKY peintures, du 9 oct. au 27 oct. — Peintures de Jean-Pierre Gaudreau, du 30 oct. au 17 nov. — Peintures de François Altred, du 20 nov. au 8 déc. — Peintures de Denis Boucher « Le Loup ardent », du 11 déc. au 29 déc. Ouvert les mer., sam., dim. de 13h à 17h, jeu., ven. de 13h à 19h.

EXPOTEC: Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent (496-4629) — Expotec 91, « L'homme ce drôle d'animal » et Imax « L'eau et les hommes » tous les jours de 9h45 à 21h30.

FESTIVAL DES ARTS DE MONTREAL: — À la Standard Life: Sculptures de Armand Vaillancourt, Joëlle Morosoli, Jacques Huet et Gilbert Leblanc — Rue Crescent: sculptures de Paul Grégoire, François Cluche, Claude Millette, Guerin Ruba, Manon Bertrand, André Fournelle, Zuelo, Carol Proulx et Antoniano Nieto, jusqu'au 20 sept.

GALERIE D'ART MME ALONZO: 219 est Prince Arthur, Montréal (987-1265) — Oeuvres de Dufresne, Wrangel, Fucito, Giloi, Fabio, Caplette, De Peltre, Sansfregat, Lavie et Viau, du 28 août au 15 sept., mer. au dim. 18h à 22h.

GALERIE D'ART CONCORDIA: Université Concordia, 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Le pays et le village: scènes rurales du Québec avec David Blatherwick: dessins, jusqu'au 31 août à 14h, tous les soirs de 19h à 21h, après-midi sur rendez-vous.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de Pierre Bellemare « L'ange qui achète des vestons », du 4 au 28 sept., du mar. au ven. de 11h à 18h, et sam. de 11h à 17h.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (842-7882) — Nouvelles acquisitions: Riopelle, Boudrias, Pellai, Pilot, Jones, Rochon, Tanobe, Jost, Gamache, Durocher, Lafrance et autres, du 31 août au 7 sept. — Oeuvres de Riopelle, Pellai, Sutor, Clôt, Lemieux, Jones, Rochon, Scott, Tanobe, Jost, Lacasse, Marok, Durocher, Ming Ma et autres, du 7 au 14 sept.

IMAGES DU FUTUR: Vieux-Port de Montréal — Exposition internationale sur les applications des nouvelles technologies dans le domaine des arts visuels et des communications, tous les jours de 10h à 23h, jusqu'au 22 sept.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN: 1200, Dr. Penfield, Montréal (849-3473) — Oeuvres de Aldo Vittorini: « Brésil au quotidien », du 9 sept. au 6 oct., du lun. au ven. 9h à 17h, sam. dim. 5 et 6 oct. de 11h à 17h.

JARDIN BOTANIQUE DE MONTREAL: Pavillon japonais (872-7956) — Oeuvres de Gaston Pellé l'inspiration japonaise de facture québécoise, du 8 août au 8 sept., de 8h à 20h.

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave. du Parc, Trois-Pistoles — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

LE BALCON D'ART: 650 rue Notre-Dame, St-Lambert (466-8920) — Exposition permanente des oeuvres de L. Ayotte, A. Bertoneuse, R. Clark, A. M. Bost, S. Brunoni, C. Claudias, S. Cosgrove, L. Del Signore, J. Der, J. Hammond, V. Horik, N. Hudson, L. Kirouac, C. Langevin, P. Tex Lecor, M. Mercier, R. Palmiers, P. Paquin, C. Picher, P. Pivet, D. Plante, G. Poisson, G. Reby, L. Tiengo, G. Tremblay, H.B. Bonet, N. Tallion, Richard Viau, et autres.

MAISON ANCRÉE: rue du Parc, Trois-Pistoles — Oeuvres de Jean-François Bégin, Gisèle Normandin, Elena Varalta, jusqu'au 1er sept., du mer. au dim. de 13h à 17h.

MAISON HAMEL-BRUNEAU: 2608 chemin St-Louis, Ste-Foy (418-654-4325) — Espaces Privés, exposition internationale, 16 sculptures réunies, jusqu'au 15 sept., mar. au dim.

MAISON DU PRESSIR: 10,865 rue du Pressir (mètre Henri-Bourassa) Montréal — Tous les instruments qui servent à mesurer le temps, du clypeus à l'horloge atomique — Oeuvres de Joëlle Morosoli, Denyse Gelin, Réal Patry et Gaëtan Charbonneau, jusqu'au 1er sept. — Histoire de la photographie, du 8 sept. au 27 oct.

MICHEL TÊTREHAULT ART CONTEMPORAIN: 1192 rue Beaudry, Montréal (521-2141) — Oeuvres de Benoit Bourdeau, Marie-Louise Broggi, Rodolfo Grunewald et Pascal Lédée, du 14 août au 14 sept.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) — Oeuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle.

GALERIE MONTCALM: 25 Laurier, Hull (819-595-7178) — « Les derniers témoins de notre passé rural » : oeuvres d'artistes canadiens: T. Anthes, R. Banks, L. Gibbs, G. Jenkins, B. Johnson, M. Pratt, W. Roberts, G. Rock, S. Wildman, R. Woodall, A. Wyllie, T.Y. Yukon, du 29 août au 29 sept., du mar. au ven. de 10h à 17h, jeu. de 10h à 20h, sam. dim. de 12h à 17h.

GALERIE OPUS 2: 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (499-0235) — Oeuvres récentes de Evelyn Dufour, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-Catherine, porte 515, Montréal (844-4464) — Oeuvres récentes de Hélène Truffaut « Itinéraires », du 24 août au 14 sept., du mar. au ven. de 11h à 18h, sam. de 11h à 17h.

GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-3739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pellai, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h à 17h30, sam. 10h à 17h.

GALERIE SÉKAI: 4281 ouest Notre-Dame, Montréal (595-0561) — Exposition photographique « Tous ces images » par 12 amis de la caméra, du 19 août au 14 sept., tous les soirs de 19h à 21h, après-midi sur rendez-vous.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de Pierre Bellemare « L'ange qui achète des vestons », du 4 au 28 sept., du mar. au ven. de 11h à 18h, et sam. de 11h à 17h.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (842-7882) — Nouvelles acquisitions: Riopelle, Boudrias, Pellai, Pilot, Jones, Rochon, Tanobe, Jost, Gamache, Durocher, Lafrance et autres, du 31 août au 7 sept. — Oeuvres de Riopelle, Pellai, Sutor, Clôt, Lemieux, Jones, Rochon, Scott, Tanobe, Jost, Lacasse, Marok, Durocher, Ming Ma et autres, du 7 au 14 sept.

IMAGES DU FUTUR: Vieux-Port de Montréal — Exposition internationale sur les applications des nouvelles technologies dans le domaine des arts visuels et des communications, tous les jours de 10h à 23h, jusqu'au 22 sept.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN: 1200, Dr. Penfield, Montréal (849-3473) — Oeuvres de Aldo Vittorini: « Brésil au quotidien », du 9 sept. au 6 oct., du lun. au ven. 9h à 17h, sam. dim. 5 et 6 oct. de 11h à 17h.

JARDIN BOTANIQUE DE MONTREAL: Pavillon japonais (872-7956) — Oeuvres de Gaston Pellé l'inspiration japonaise de facture québécoise, du 8 août au 8 sept., de 8h à 20h.

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave. du Parc, Trois-Pistoles — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

Verte: Maureen Leibovitch — Galerie Grise: Monique Veillette, du 4 au 27 sept. de 7h à 11h.

COMPLEXE DESJARDINS: Place Desjardins, Montréal (875-8281) — German Montau affiche le Mexique, du 19 août au 15 sept.

ÉCURIES YOVILLE (METATECHNO): 300 Place d'Yerville, Vieux-Montréal (499-9430) — Félix Leclerc: Sculpture de André Papé, jusqu'au 1er sept. — Dans le cadre du mois de la photo: Portraits de l'Inde 1990 d'Anne de Guise et Daniel Gauvin, du 3 au 15 sept.

ESPACE GLOBAL: 914 est Mont-Royal, Montréal (524-9504) — « In Vivo », exposition pour les petits de Louise Bouchard, du 28 août au 15 sept. — Photographie et Art médiatique de Elaine Frigon, Irène Mayer et Eva Quintas, du 18 sept. au 6 oct. — DSKY peintures, du 9 oct. au 27 oct. — Peintures de Jean-Pierre Gaudreau, du 30 oct. au 17 nov. — Peintures de François Altred, du 20 nov. au 8 déc. — Peintures de Denis Boucher « Le Loup ardent », du 11 déc. au 29 déc. Ouvert les mer., sam., dim. de 13h à 17h, jeu., ven. de 13h à 19h.

EXPOTEC: Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent (496-4629) — Expotec 91, « L'homme ce drôle d'animal » et Imax « L'eau et les hommes » tous les jours de 9h45 à 21h30.

FESTIVAL DES ARTS DE MONTREAL: — À la Standard Life: Sculptures de Armand Vaillancourt, Joëlle Morosoli, Jacques Huet et Gilbert Leblanc — Rue Crescent: sculptures de Paul Grégoire, François Cluche, Claude Millette, Guerin Ruba, Manon Bertrand, André Fournelle, Zuelo, Carol Proulx et Antoniano Nieto, jusqu'au 20 sept.

GALERIE D'ART MME ALONZO: 219 est Prince Arthur, Montréal (987-1265) — Oeuvres de Dufresne, Wrangel, Fucito, Giloi, Fabio, Caplette, De Peltre, Sansfregat, Lavie et Viau, du 28 août au 15 sept., mer. au dim. 18h à 22h.

GALERIE D'ART CONCORDIA: Université Concordia, 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Le pays et le village: scènes rurales du Québec avec David Blatherwick: dessins, jusqu'au 31 août à 14h, tous les soirs de 19h à 21h, après-midi sur rendez-vous.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de Pierre Bellemare « L'ange qui achète des vestons », du 4 au 28 sept., du mar. au ven. de 11h à 18h, et sam. de 11h à 17h.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (842-7882) — Nouvelles acquisitions: Riopelle, Boudrias, Pellai, Pilot, Jones, Rochon, Tanobe, Jost, Gamache, Durocher, Lafrance et autres, du 31 août au 7 sept. — Oeuvres de Riopelle, Pellai, Sutor, Clôt, Lemieux, Jones, Rochon, Scott, Tanobe, Jost, Lacasse, Marok, Durocher, Ming Ma et autres, du 7 au 14 sept.

IMAGES DU FUTUR: Vieux-Port de Montréal — Exposition internationale sur les applications des nouvelles technologies dans le domaine des arts visuels et des communications, tous les jours de 10h à 23h, jusqu'au 22 sept.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN: 1200, Dr. Penfield, Montréal (849-3473) — Oeuvres de Aldo Vittorini: « Brésil au quotidien », du 9 sept. au 6 oct., du lun. au ven. 9h à 17h, sam. dim. 5 et 6 oct. de 11h à 17h.

JARDIN BOTANIQUE DE MONTREAL: Pavillon japonais (872-7956) — Oeuvres de Gaston Pellé l'inspiration japonaise de facture québécoise, du 8 août au 8 sept., de 8h à 20h.

JARDIN DE LA SCULPTURE: Centre de la nature de Laval, 901 ave. du Parc, Trois-Pistoles — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h à 22h.

LE BALCON D'ART: 650 rue Notre-Dame, St-Lambert (466-8920) — Exposition permanente des oeuvres de L. Ayotte, A. Bertoneuse, R. Clark, A. M. Bost, S. Brunoni, C. Claudias, S. Cosgrove, L. Del Signore, J. Der, J. Hammond, V. Horik, N. Hudson, L. Kirouac, C. Langevin, P. Tex Lecor, M. Mercier, R. Palmiers, P. Paquin, C. Picher, P. Pivet, D. Plante, G. Poisson, G. Reby, L. Tiengo, G. Tremblay, H.B. Bonet, N. Tallion, Richard Viau, et autres.

MAISON ANCRÉE: rue du Parc, Trois-Pistoles — Oeuvres de Jean-François Bégin, Gisèle Normandin, Elena Varalta, jusqu'au 1er sept., du mer. au dim. de 13h à 17h.

MAISON HAMEL-BRUNEAU: 2608 chemin St-Louis, Ste-Foy (418-654-4325) — Espaces Privés, exposition internationale, 16 sculptures réunies, jusqu'au 15 sept., mar. au dim.

MAISON DU PRESSIR: 10,865 rue du Pressir (mètre Henri-Bourassa) Montréal — Tous les instruments qui servent à mesurer le temps, du clypeus à l'horloge atomique — Oeuvres de Joëlle Morosoli, Denyse Gelin, Réal Patry et Gaëtan Charbonneau, jusqu'au 1er sept. — Histoire de la photographie, du 8 sept. au 27 oct.

MICHEL TÊTREHAULT ART CONTEMPORAIN: 1192 rue Beaudry, Montréal (521-2141) — Oeuvres de Benoit Bourdeau, Marie-Louise Broggi, Rodolfo Grunewald et Pascal Lédée, du 14 août au 14 sept.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) — Oeuvres de Ayotte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire

RESTAURANTS / chronique



Le restaurant Tchang Kiang.

PHOTO JACQUES GRENIER

Haltes familiales

LA RENTRÉE scolaire des plus jeunes coïncide étrangement avec les bonnes résolutions des plus grands (manger plus de légumes), des pensées intérieures (faire ses ketchups) et le dernier rappel des activités extérieures (aller cueillir des pommes). C'est

psychologiquement le moment d'établir une nouvelle routine familiale après les transports anarchiques de l'été et (grand bien leur fasse) de faire découvrir à ces *mômes égarés* qu'il existe une gastronomie hors les hot-dogs au tofu grillés aux charbons de bois.

Gageons qu'ils adorent s'encombrer de baguettes pour manger, un truc infailliable pour leur faire avaler n'importe quoi y compris le brocoli. Ils aiment, à coup sûr, le riz blanc et bien collant. Et, rien ne leur fait plus plaisir que de piger à qui mieux mieux dans les plats déposés sans formalité au centre de la table. Orientaux par instinct, les enfants s'accommodent tout à fait des sorties dans les restaurants chinois, d'autant que le service y est rapide.

Petite, c'est chez Tchang Kiang que je m'initiais aux délices de Chine (toutes provinces confondues) avec un faible pour les mets pékinois. La salle de ce restaurant de quartier revêtait alors un coute strict et sobre faiblement éclairé par les lanternes chinoises. Depuis trois ans, on a revu et enjolivé l'endroit, au goût du jour, tissus clairs et reliefs de bois acajou donnent un joli coup d'oeil.

Le service du Tchang Kiang n'a pas changé depuis toutes ces années et cette histoire de famille s'étend jusqu'à la clientèle dont on connaît les moindres habitudes, goûts et faiblesses. Monsieur Jacques vous remplace en moins de deux, se souvient les noms, les préférences et dirige ce petit royaume avec beaucoup de doigté.

Le menu est fait d'habitudes lui aussi. Tenez, huit tables sur 10 commandent les Kow Tien, des petits raviolis (de type Won Ton) cuits à la vapeur puis grillés, farcis au porc et aux légumes et accompagnés d'une sauce soja aux échalotes légèrement piquante (du piment sur les table peut d'ailleurs y être ajouté). Un délice à se partager à deux ou plus.

Le poulet impérial pimenté réunit les morceaux de poulet tendres avec les noix d'acajou, les pousses de bambou et les dés de poivrons dans une sauce légèrement pimentée aux fèves. Quant au boeuf à l'impériale, il n'a aucune parenté avec le plat précédent. Les languettes de boeuf s'entremêlent avec des carottes échevelées dans une sauce à la fois sucrée et pimentée. Ce plat succulent tranche avec l'impassibilité du riz blanc en guise de support.

Bien que le thé ou la bière soient tout indiqués, essayez un vin alsacien (riesling, pinot blanc, etc...) avec cette cuisine chargée d'épices et de parfums. Un mariage tout à fait agréable et rafraîchissant.

Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 25 \$ avant vin, taxes et service.

TCHANG KIANG

6066 rue Sherbrooke ouest
Tél. : 487-7744 ou 7745
Possibilité de livraison

À quelques rues de là, le royaume des desserts orgiaques, célestes, je dirais même symphoniques, attend votre petite famille. Franni a ses lettres de noblesse dans le quartier et je dois avouer que je n'y avais pas remis les pieds depuis des lunes : un gâteau au fromage n'est rien de plus qu'un gâteau au fromage après tout.

Eh bien ! Franni n'a pas cessé de nous étonner. Toutes sortes de nouvelles apparitions méritent le détour dans son petit café exigü. On peut même rapporter chez soi (une solution cocooning) ces petits trésors et goûter plusieurs gâteaux sur une même assiette.

Incapable de trancher devant cet étalage prometteur, j'ai décidé de comparer les anciens gâteaux au fromage (lire chocolat suisse et amandes, Amaretto et truffé au chocolat) avec des nouveautés comme le Giandua (fromage au chocolat et noisettes), le Rhapsodie (fromage au chocolat et mousse au chocolat) et le Valentino (gâteau noisettes, mousse aux fraises et mousse à l'orange, couverture de chocolat).

Précipitez-vous sur les trois derniers, en portion ou en entier. Par comparaison, les trois premiers manquent de subtilité (trop d'essence d'amandes dans le chocolat et amandes), de finesse dans la texture (truffé au chocolat) et d'intensité (Amaretto).

Le Giandua, quant à lui, est la perfection faite gâteau au fromage. Puissance des saveurs chocolatées et pralinées, texture de pur beurre, croûte fine et chocolatée définissent cet ensemble sans fausse note. Le Rhapsodie m'a fait chavirer tant ce mariage de croûte biscuitée au chocolat surmontée d'un mélange fromagé au chocolat et d'une mousse de même nature (sans compter la couverture noire pour sceller ce pacte avec le diable) est équilibré.

Le Valentino n'a aucune parenté avec les gâteaux au fromage et offre deux mousses de fruits frais légères, soit orange et fraise, dans un gâteau aux noisettes recouvert d'un simple nappage au chocolat noir. Ce séducteur vous laisse une impression aérienne mais, ne vous y trompez pas, les futurs bourrelets se dissimulent dans chaque bouchée.

Comptez environ 4 \$ par portion de gâteau avant taxes.

FRANNI

5528 rue Monkland
Tél. : 486-2033
Fermé le lundi
Gâteaux sur commande.

Au bout de chaque cigarette
Un seul filtre : vos poudrons



VINS / chronique

Noël MASSEAU
Pierre SEGUIN

À BORDEAUX, le millésime 1988 fait partie de la demi-douzaine de belles réussites des années 80 après 1982, 1985, 1986 et 1989.

En 1988, le temps a joué aux extrémistes. L'hiver fut plus doux et plus humide qu'à l'accoutumée tandis que le printemps et le début de l'été furent plus chauds mais plus humides que la moyenne. Puis, vers le 10 juillet, l'humidité fit place à un temps très sec et la chaleur persista jusqu'à la fin de septembre avec une forte pointe en août. Cette sécheresse finit par nuire à la maturation des fruits surtout sur les sols chauds, les plus favorables au cabernet sauvignon.

La période humide ayant allongé la floraison et la période sèche ayant ralenti le mûrissement du raisin, les vendanges des cépages à vin rouge n'ont débuté qu'à la fin de septembre avec le merlot. Une première forte pluie, le 29 septembre, eut un effet bénéfique sur la qualité des raisins, mais une seconde, le 6 octobre, fit craindre une reprise du scénario de 1987. Certains producteurs ont donc vendangé sans attendre le vrai retour du temps chaud et sec qui a permis aux plus braves de cueillir de beaux cabernets sauvignons à pleine maturité dans la quinzaine de jours qui a suivi.

Dans l'ensemble, ces conditions ont mené à la production de raisins à la peau épaisse et assez acides surtout dans le médoc. Les vins qu'on en a tiré sont donc très colorés, tanniques et dotés d'une solide acidité. Ils seront sans doute de garde, mais seuls les plus équilibrés vieilliront bien. En jeunesse, ils ne sont pas faciles à goûter.

La Société des alcools offrira bientôt 94 vins de Bordeaux du millésime 1988. Le premier choix ira aux clients inscrits sur la liste des acheteurs du Service des activités promotionnelles. Pour s'y inscrire, il suffit de composer le (514) 873-5719. Les invendus seront en tablettes le 1er novembre. À l'invitation de la SAQ, nous les avons goûtés. Voici la synthèse de nos notes de dégustation.

Les 24 seconds vins

L'ensemble des 24 seconds vins ne nous a pas vraiment impressionnés. Il faudrait acheter prudemment car les belles réussites et les excellents rapports qualité-prix ne sont pas légion. Goûter soi-même avant d'acheter. En voici cependant quatre qui nous paraissent très réussis.

Les fiefs de Lagrange (22,65 \$) : Rubis profond. Nez compact mais ample, beau boisé. Bouche bien structurée, succulents fruits rouges frais, belle longueur. Attendre 4-5 ans. Remarquable rapport qualité-prix. 16/20

Canuet (20 \$) : Belle surprise. Rapport qualité-prix exceptionnel. Nez de cassis mûr et de torréfaction. Finesse, élégance. Pas gros, mais très agréable. 3-5 ans. 15,5/20

Clos du Marquis (28 \$) : Couleur profonde. Un peu fermé, notes de cassis et de bois. Solide fruit, ron-

deur, tannins souples. Très bien. 3-5 ans. 15,5/20

La Parde de Haut-Bailly (25,30 \$) : Vin de petite gabarit, en délicatesse. Arômes fins de fruits noirs, vanillé, fumée. Pas très concentré mais fruité savoureux, tannins soyeux. Délicieux maintenant. 15/20

Sarget de Gruaud-Larose (37,50 \$) : nous a plu, mais à ce prix il faut vraiment y tenir pour l'acheter. Certains autres vins comme **Les Tournelles de Longueville (26,85 \$)** et **Château de Lamouroux (26,25 \$)** méritent aussi considération.

Des déceptions : Bahans Haut-Brion, Pavillon rouge de Château Margaux et la Réserve de la comtesse de Pichon-Lalande.

À éviter absolument : Lacoste-Borie et Margaux Private Reserve, un vin au nom ridicule et, à la limite, susceptible de tromper l'amateur qui pourrait le croire issu du château Maraux.

Saint-Émilion

Cheval Blanc (101 \$) : Superbe sur toute la ligne. Éblouissants arômes de fruits noirs mûrs, de torréfaction, boisé magnifique. Bouche onctueuse, racée, concentration et finesse, tannins admirables. Un séducteur auquel on devrait quand même résister au moins 8-10 ans. 19,5/20

Ausone (127 \$) : Un vin énorme, actuellement fermé, compact, d'une richesse qu'on devine plus qu'on sent vraiment. Une immense matière fruitée très mûre, des tannins aussi énormes, un bloc massif dépourvu de tout charme présentement et qui prendra une bonne douzaine d'années au minimum à arrondir ses angles. L'antithèse de Cheval Blanc. 19/20

Canon (65 \$) : Un autre séducteur. Couleur profonde. Nez très accrocheur de compote de fruits, sucré mais frais, vanillé. Concentré et riche, sans aucune aspérité, finale longue, nette, savoureuse. Un superbe Saint-Émilion, irrésistible aujourd'hui, magnifique dans 7-8 ans. 18/20

Trotteville (45 \$) : Très beau retour en forme. Nez puissant, surtout de truffe, fruit presque surmûri, épicé, plutôt long, généreux à défaut d'être fin. Achat intéressant. Aussi 7-8 ans d'attente. 17/20

Figeac (65 \$) : Pas spectaculaire mais assez solide, nez boisé et poivonné, charnu, boisé, équilibré, certaine élégance malgré une bonne dose de tannins. Pas du grand Figeac cependant. 8 à 10 ans. 17/20

La Gaffelière (44,25 \$) : Encore le charme saint-émilionnais. Nez explosif, boisé, cacao, fumée, mûre, violette, assez spectaculaire. Plus fin que riche mais très bien pourvu en fruit frais, boisé, finale très fraîche et nette. 5 ans. 17/20

Magdelaine (44 \$) : Ausone en modèle réduit. Nez fermé, fruité mais nuances végétales et fumées. Charnu, un peu carré, tannins solides, finale un peu dure. Peu attrayant pour l'instant. Patience : 8-10 ans minimum. 16,5/20

Clos Fourtet (44,75 \$) : Nez asez compact, fruit presque confit, une certaine concentration, souple sans être fin, assez long. Rien de specta-

Bordeaux 1988

culaire mais très fiable. 16,5/20

Bélair (51 \$) : Pour amateurs de belle dentelle. Tout en élégance. Nez extrêmement charmeur : mûr, boisé fumé, violette. Longiligne, fin, harmonie totale. Un peu léger toutefois. 5 ans. 16,5/20

Graves

Haut-Brion (112 \$) : Très grande réussite, peut-être le plus beau vin de la dégustation. Robe très profonde. Nez exubérant de cassis mûr, de très beau bois neuf, suprêmement concentré et en même temps d'une finesse incroyable. Opulent, riche, aussi concentré que fin, grande race, longueur presque infinie, suprême harmonie. Éblouissant. Une excellente bouteille pour passer le cap du millénaire. 19,5/20

Pape-Clément (46,25 \$) : Grande réussite et excellent achat. Nez complexe : cassis en feuille, fruit concentré, beau boisé, floral. Beaucoup d'étoffe et de matière, structuré mais en souplesse et finesse. 5 ans. 18/20

La Tour Haut-Brion (47,50 \$) : Le plus costaud des graves. Nez compact, cédre, boisé. Une masse de fruit appuyée sur des tannins aussi abondants mais non vulgaires. Au moins 10 ans pour s'assouplir, mais ne sera jamais vraiment souple. Il faut aimer le style. 17/20

Carbonnieux (26,40 \$) : Agréable surprise. Carbonnieux quitte le royaume de l'ennui. Pas très concentré, mais joli, beau boisé-vanillé, souple, belles saveurs, tannins vaporeux. Intéressant, pas cher. 16/20

Malartic-Lagravière (29,75 \$) : Bien mais fort léger. 14,5/10

Bouscaut (27,20 \$) : Bon échantillon ? Si oui, végétal et maigre. 13/20

Pomerol

Pétrus (124 \$) : La flamboyance de Certan de May retient plus l'attention que Pétrus à ce stade-ci de leur évolution, mais il faut considérer la stature immense, la concentration, la masse tannique et l'extrême longueur de Pétrus pour voir que dans 10-12 ans, il commencera à révéler son immense potentiel. Un grand seigneur qui a l'air bourru maintenant. 19/20

Certan de May (79 \$) : Le coup de coeur. Superlatif. Nez éblouissant de fruits éclatants, riche, boisé-vanillé, épicé, touche d'encens, un feu d'artifice. Bouche aussi splendide, concentration et grande finesse, fruits noirs, chocolat, épices, tannins parfaits, finale suave. Le charme absolu. Juste pas aussi monumental que Pétrus. Littéralement irrésistible aujourd'hui, il sera splendide dans 5 ans. Terrible attente. 19/20

Trotanoy (56 \$) : Très foncé. Nez compact et réservé pour l'instant. Également assez sévère en bouche, mais structuré, tannique, long. Très solide mais peu excitant actuellement. 7-8 ans. 18/20

La Fleur Pétrus (48,75 \$) : Robe moins concentrée. Nez pas exubérant mais de fruit mûr concentré, notes empyreumatiques. Belle richesse de fruit, plutôt élégant sans être très détaillé, finale longue. 5-6 ans. 17,5/20

La Conseillante (76 \$) : Nez com-

plexe et charmeur : fruit, vanille, floral et touche de menthe. Très rond, velouté, certaine ampleur et très belles saveurs sucrées, suave, plus joufflu que profond cependant. 4-5 ans d'attente maximum. 17,5/20

Gazin (39,50 \$) : Nez expressif de fruit cuit, sucré, note de cuir. Belle rondeur, confiture de fruits rouges frais, beaux tannins, assez long, très savoureux. 4-5 ans. 17/20

Le Bon Pasteur (40,25 \$) : Très coloré, nez très élégant et sucré, très belle matière fruitée, grande maturité, rond, équilibré. Délicieux et impeccable. Déjà facile à boire, mais peut attendre 3-4 ans. 17/20

La Croix de Gay (35 \$) : Nez attrayant boisé et épicé, moka, café, fruit mûr. Bonne matière, pas dénué de finesse, mais manque d'unité pour le moment. 4-5 ans au moins. 16,5/20

Clos l'Église (36,75 \$) : Pas très coloré. Beau petit vin, élégant, souple, un peu lisse et facile, sans maigreusement cependant. Peu d'attente. 16,5/20

Beauregard (32,75 \$) : Un peu fermé, compact. Moins lisse que le précédent, mais a du charme et de la rondeur. Peu d'attente. 16,5/20

Sauternes

1988 a donné des Sauternes magistraux. Si vous aimez les vins liquoreux, il faut acheter les Sauternes 88 en priorité quitte à n'acheter que cela. Ils sont bons à ce point.

Lafaurie-Peyraguey (56 \$) : Un vin sensationnel. Le verre déborde d'arômes de pêche, d'abricot mûrs, de melon, de miel et de vanille. La bouche est parfaitement équilibrée, opulente sans lourdeur et d'une longueur renversante. Sera génial dans 7 ou 8 ans si on résiste. À acheter absolument et le prix est très correct. 19/20

Coutet (44,75 \$) : Un autre vin magistral. Dans un style différent, il est plus vif, plus fin et presque aussi somptueux. Arômes de fruits confits, de marmelade, d'abricots. Ample, élégant et très long en bouche. Il se goûte déjà très bien mais chaque année de garde multipliera le plaisir. 18,5/20

Rabaud-Promis (47,50 \$) : Délicatement boisé, plein de fruits (abricots, miel), bien botrytisé, riche, puissant et plantureux. 18/20

Doisy-Daene (41,25 \$) : Plus floral, plus aérien, plus fin, Doisy-Daene a produit une superbe bouteille, sans doute sa meilleure depuis 83. Riche et frais à la fois, un modèle d'élégance à Sauternes. 17,5/20

Guiraud (60 \$) : À l'opposé du précédent, Guiraud est un vin plein, opulent, richement botrytisé qui demande quelques années de garde (5 à 10) pour s'affiner et donner le meilleur de lui-même. Peut-être un peu cher. 17/20

La Tour Blanche (46 \$) : Encore une réussite. Le nez regorge d'arômes de fruits jaunes, de miel, de melon et de vanille. Gras et opulent en bouche. 16,5/20

Clos Haut-Peyraguey (47,50 \$) : Un vin original au nez d'oranges confites et de miel. Bien riche et équilibré en bouche. 16,5/20

Nairac (48 \$) : Curieusement caramélisé au nez. Beaucoup de liquer en bouche à défaut de finesse. 15,5/20

La semaine prochaine, nous publierons la deuxième partie de cette dégustation.

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

GASPÉSIE

LES PETITES MAISONS DU PARC : Un hébergement en chalet Gaspé et Percé. Chalets totalement équipés, vue unique sur la mer, plage, calme, repos et intimité (un coin de paradis) **418-892-5873**

QUÉBEC

LE MANOIR DU LAC DELAGE : Situé à 20 minutes au nord de Québec, au pied des Laurentides. Chambres spacieuses et suites. Piscine intérieure, sauna, bains tourbillons, mini-golf, tennis, bicyclette, badminton, randonnées pédestres. **FORFAIT COULEURS** incluant chambre, repas du soir, petit déjeuner et accès aux activités sportives : à partir de 72,00 \$ p.p. par jour, occ. double. Aussi disponible : forfait incluant équitation. **RÉSERVATION : (418-2551 ou 1-800-463-2841)**

LAURENTIDES / VAL-DAVID

La Sapinière
Val-David, Qué.
Val-David 819-322-2020
Montréal 514-866-8262
Ext. de Mt 800-567-6635
Toronto 416-889-7531
Fax 819-322-6510

PRIX DE QUATRE DIAMANTS

Endroit désigné pour joindre affaires et plaisir
À 1 heure de Montréal — 70 chambres — Cuisine raffinée — 4 fourchettes
— 5 fleurs de lys — Prestigieuse cave à vin — Sports de saison — 6 salles de conf., équip. audio-visuel complet — **FORFAITS VACANCES DISPONIBLES**
— 2 repas par jour, semaine et fins de semaine.

C.P. 190 VAL-DAVID (QC) CANADA J0T 2N0 AUTOROUTE DES LAURENTIDES (15 NORD) - SORTIE 76

ILE D'ORLÉANS

Auberge Chammonot
Île d'Orléans
Au bord du majestueux fleuve. Une magnifique Auberge « 4 Fleurs de lys » où vous trouverez une salle à manger « Cuisine régionale, grillade et fruit de mer », chambres, piscine. Un site unique situé à St-François de l'Île d'Orléans.
Pour information ou réservation : **(418) 829-2735**

Auberges Romantik

ESTRIE / NORTH HATLEY

MANOIR HOVEY ★★★★★

L'héritage d'un manoir ancestral, des jardins fleuris embaumant les rives d'un lac cristallin, hébergement et cuisine haut de gamme (5 fleurs de lys et 4 fourchettes), 35 chambres exclusivement décorées, la plupart avec vue sur le lac et les combinaisons de lit à baldaquin, balcon, bain tourbillon et foyer, 2 petites plages, piscine chauffée, tous les sports nautiques et tennis; **VOILA LE MANOIR HOVEY**, idéal aussi bien pour une halte que pour un long séjour. Forfaits-vacances à partir de 85 \$/pers./jour incluant souper, petit déjeuner, service, taxe et récréation. TPS en sus. Manoir Hovey, Lac Massawippi, North Hatley, Qué., JOB 2C0. Tél.: (819) 842-2421.

CHARLEVOIX

la maison Otis

FORFAITS : Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 64 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputée, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul. (418) 435-2255.



Une auberge de calme et de détente, située à Pointe-au-Pic, au cœur de Charlevoix. Vue imprenable sur le fleuve. Cuisine évolutive et raffinée du chef Régis Hervé, classifiée 4 Fourchettes. Forfaits semaine et fin de semaine.

418-665-3731

AUBERGE LES SOURCES
Où! Nous allons à l'Auberge Les Sources encore cette année. Pour sa bonne table, son confort et ses prix. Un choix de qualité... Réservez tôt!
★★★★★
8 rue des Pins, C.P. 458, Pointe-au-Pic, Qc G0T 1M0 (418) 665-6952

TOURISME/chronique

Tourisme, culture et Rapport Arpin

Normand Cazalais

REDISONS-LE, le tourisme est un acte culturel.

Il fait partie du mode de vie des gens de se déplacer plus ou moins régulièrement à travers l'espace. Que ce soit au bout du monde ou dans un patelin voisin. Du moins pour la majeure partie des habitants des pays dits développés, il fait partie de la nature des choses de voyager.

Il est déjà loin le temps décrit par Bernard Clavel dans *L'homme qui voulait voir la mer*, où les individus vivaient à l'intérieur d'un horizon fermé qui se limitait à quelques kilomètres carrés et à un groupe compact de personnes partageant étroitement les mêmes valeurs et la même mémoire.

Et encore, rares ont été les peuples ou les communautés qui sont restés à l'écart des contacts avec l'étranger, c'est-à-dire avec tout ce qui diffère du cocon social quotidien. De tous temps, le voyage a fait partie de la culture des peuples : quand le commun des mortels ne pouvait lui-même se rendre ailleurs, il se le faisait raconter par ceux qui y étaient allés. Et l'on connaît l'aura

qui a entouré — et qui entoure — les gens qui ont connu l'ailleurs, qui ont vaincu la grande peur de partir, qui ont réussi à partir. Et qui sont revenus : « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage... »

Le voyage fait partie de l'imaginaire collectif. Et des besoins fondamentaux de tout groupe social et de ceux et celles qui le constituent. Tous les humains ont besoin de voyager, de facto ou par procuration, en écoutant ou en lisant les récits des marchands, des militaires, des explorateurs, des hommes de science, des artistes. Des écrivains et des journalistes. Et, l'on sait d'autre part le rôle important du voyage et de l'ailleurs dans l'inspiration et la création artistiques : Baudelaire, Mozart, les impressionnistes peuvent en témoigner.

Le plus extraordinaire, et le plus ordinaire tout à la fois, est que l'ici de tout un chacun est toujours l'ailleurs de quelqu'un d'autre. Et vice versa. Le lieu qui me sera le plus exotique sera par définition le lieu le plus familier, ordinaire, de celui qui y vit jour après jour et qui s'y identifie.

Le tourisme est un acte culturel :

il exige une confrontation de valeurs, de différences. C'est vrai quand un Québécois va aux îles Mouc-Mouc et quand un Moucoucais vient au Québec. Et c'est aussi vrai quand un résident de l'Outaouais va en Gaspésie ou quand un Beauceron se rend à Montréal; l'écart, le choc de l'ailleurs existe toujours, quelle que soit son intensité. C'est d'ailleurs pourquoi la première chose que les touristes essaient de faire est de réduire l'impact de l'ailleurs, de la différence : ils vont dans les lieux fréquentés par les autres touristes, essaient de manger comme chez eux, de retrouver un univers connu. En un mot, ils essaient de se sécuriser.

« Les voyages forment la jeunesse. » On pourrait aligner axiomes et proverbes pour illustrer l'oeuvre d'éducation du voyage. Inutile d'épiloguer là-dessus.

Ce sont des réflexions similaires que je livrais récemment à Roland Arpin, directeur du Musée de la Civilisation, à propos de la *Proposition* de politique culturelle du Québec qui porte dorénavant son nom. Je m'étonnais en effet de ne trouver trace du tourisme dans aucun de ses axes de réflexion et d'intervention.

« Ce n'est pas une dimension qui a été écartée, me répondit Roland Arpin. Elle n'a tout simplement pas été discutée parce qu'elle n'a pas émergé de nos apports respectifs : à tort ou à raison, elle n'a pas été identifiée comme un thème, comme un fcteur lourd. Dès le départ, vous le savez, nous avions choisi de cibler la culture et non de diluer sa portée. »

« Mais, ajouta-t-il, c'est une mission qui pourrait être développée et il n'est pas trop tard : je verrais bien quelqu'un mobiliser le milieu touristique pour venir défendre cette approche à la commission parlementaire qui débute ses travaux le 1er octobre. »

Pour ma part, je trouverais fort recevables des propositions suggérant d'insérer, par exemple, les voyages — au Québec d'abord et, pourquoi pas, à l'étranger — dans le cursus des programmes scolaires des niveaux primaire et secondaire, et aussi d'autres qui indiqueraient à l'État et à ses différents agents comment considérer le tourisme comme un acte culturel et non seulement comme un phénomène économique.

Mais, est-ce rêver ?

TOURISME/excursion

Sentir le souffle des baleines

Normand Cazalais

L'UNIVERS des mers est fascinant. Mais aussi fragile, les dégâts de la pollution le démontrent aisément.

Petit à petit, on s'intéresse davantage à ses mystères et créatures. Les baleines, bien sûr, sont du nombre.

Elles fréquentent toutes les mers du monde. C'est toutefois dans le Saint-Laurent, notre cher fleuve, que s'observe — encore — le plus grand nombre de baleines et petits cétaqués, du rorqual bleu (30 mètres, 140 tonnes — le plus grand mammifère à avoir jamais existé) jusqu'au rorqual à bosse (15 mètres), sans oublier le marsouin, le béluga, le dauphin à flancs blancs.

Ils se retrouvent en particulier à l'embouchure du Saguenay où les eaux froides et salées favorisent la prolifération du plancton, du krill et petits poissons qui constituent l'essentiel de leur alimentation. L'observation de ces diverses espèces de mammifères marins est devenue une activité à la fois fort populaire et instructive. Pour éviter harcèlement et autres ennuis dans leurs aires de migration et d'alimentation, les entreprises d'observation des baleines et le ministère fédéral des Pêches et Océans ont convenu de normes et pratiques à respecter.

La lecture d'un document préparé par Charles Roberge, agent de développement à l'emploi de l'Association touristique de Charlevoix, m'apprend que les excursions aux baleines sur le Saint-Laurent ont débuté

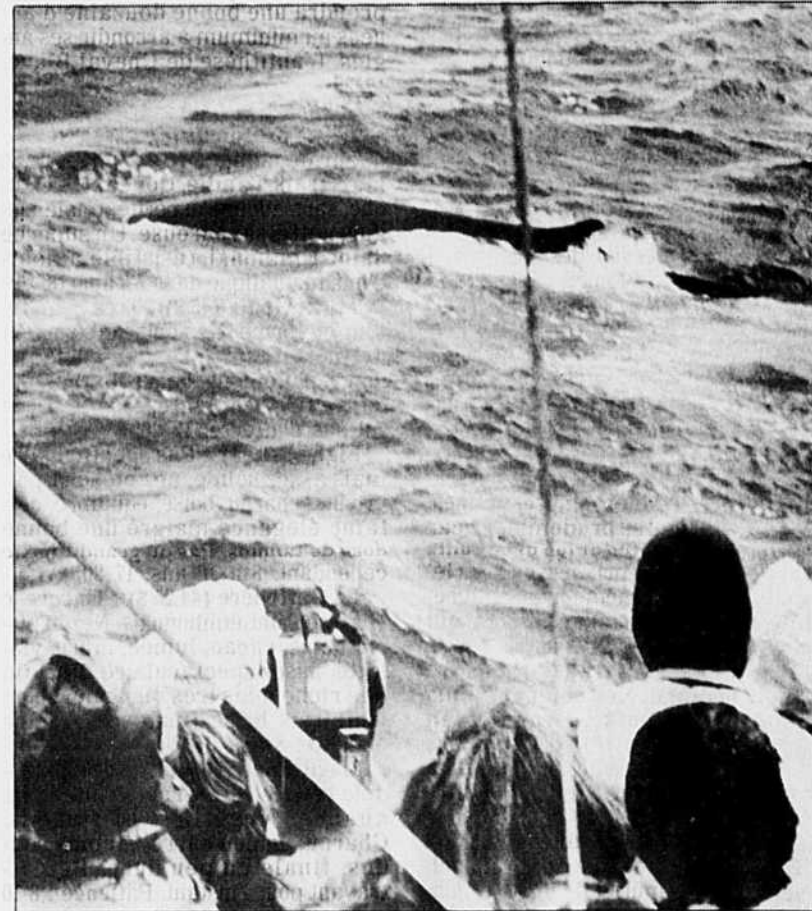
en 1971 et s'adressaient à des gens initiés à l'océanographie : un petit bateau était alors utilisé une ou deux fois par année pour des groupes d'une vingtaine de personnes.

Dix ans plus tard, en 1981, a vraiment commencé la mise en marché de forfaits aux baleines, à partir de la rive sud du fleuve. Déjà, en 1982, plusieurs milliers de places furent vendues par une dizaine de grossistes avant le début de la saison. L'année suivante, le lieu de départ s'est déplacé vers Baie-Sainte-Catherine, Tadoussac et la rive nord; quelque 40 000 amateurs embarquent ainsi en 1987.

Cette année, on estime que 75 000 personnes quitteront Tadoussac et Baie-Sainte-Catherine pour sentir le souffle des baleines. Et ce, jusqu'à la mi-octobre. En serez-vous ?

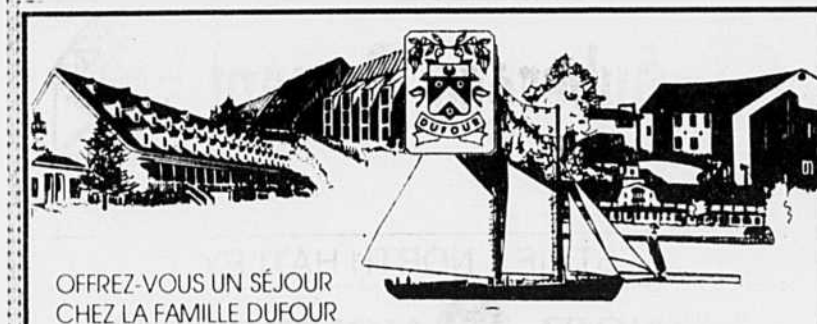
Voici les coordonnées des entreprises qui offrent de telles excursions. Il est préférable d'entrer en communication avec elles ou avec les associations touristiques de Charlevoix et de Manicouagan pour en connaître les horaires, programmes et prix et s'informer sur les forfaits-auberges qui les complètent.

Association touristique de Charlevoix, (418) 665-4454.
Association touristique de Manicouagan, (418) 589-5319.
Compagnie de la Baie de Tadoussac, (418) 235-4548.
Croisières Express, (418) 235-4770.
Croisières Navimex, (418) 237-4274 (à Baie-Sainte-Catherine), (418) 692-4643 (à Québec).
Hôtel Tadoussac et Famille Dufour, (418) 827-5711, 1-800-361-6162.



Les baleines se retrouvent, du printemps et jusqu'à la fin de décembre, à l'embouchure du Saguenay où les eaux froides et salées favorisent la prolifération du plancton, du krill et petits poissons qui constituent l'essentiel de leur alimentation.

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR
CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature et de congrès situé au pied du mont Sainte-Anne, 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure, sauna, tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez notre forfait: "Évasion à la montagne", 2 nuits/3 jours PAM à partir de 139\$ p.pers. occ. dble jusqu'au 30 août 1991 ou nos autres forfaits: "Cœur à cœur", "Golf", "Réunion d'affaires", etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711, FAX (418) 827-5997; sans frais 1-800-463-5250, hôte: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure, bar-détente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez notre forfait "Évasion vers l'Art", 2 nuits/3 jours PAM (4 repas) à partir de 169 \$ p. pers., occ. dble sur semaine (du dimanche au jeudi) jusqu'au 30 août 1991 ou nos autres forfaits: "Cœur à Cœur", "Douce Vacances", "Réunion d'affaires". Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505, FAX: (418) 435-2779. Sans frais 1-800-463-5250, hôte 1-800-361-6162.

ÎLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres intérieures et extérieures, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ambiance chaleureuse, etc. Demandez notre forfait "Évasion", 2 nuits/3 jours P.A.M. (4 repas) à partir de 169 \$ p. pers. occ. dble sur semaine (du dimanche au jeudi) jusqu'au 30 août 1991 ou nos autres forfaits: "Cœur à Cœur", "Détente", "Val des Neiges-Cap-aux-Pierres", "réunion d'affaires", "Vacances Plein-Air", etc. Tél.: (418) 438-2711, FAX: (418) 438-2127. Sans frais 1-800-463-5250. Hôte 1-800-361-6162.

TADOUSSAC

HÔTEL TADOUSSAC: Grand manoir traditionnel entièrement rénové avec sa vue imprenable sur la baie de Tadoussac, le Saint-Laurent et le Saguenay. 149 chambres tout confort, cuisine réputée, piscine, tennis, marelle, golf, mini-put, excursions, etc. Demandez notre forfait: "Évasion" 2 nuits/3 jours P.A.M. (4 repas) à partir de 204 \$ p. pers. occ. dble jusqu'au 1er sept. 1991 ou nos autres forfaits: "Cœur à Cœur", "Golf", "Découverte du Fjord du Saguenay", "Safari visuel aux baleines", "Douce Vacances", "Réunion d'affaires", etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 235-4421, fax: (418) 235-4607, sans frais 1-800-463-5250, hôte: 1-800-361-6162.

RELAIS & CHATEAUX

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Un must en Charlevoix... Un relais de campagne au confort incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. 28 chambres joliment décorées dont certaines avec baignoires à remous, foyer ou lit à baldaquin. Plage sauvage, piscine intérieure, sauna, tennis et centre équestre classique. Nombreux forfaits. La Pinsonnière, un nid douillet entre les montagnes et le Saint-Laurent. (418) 665-4431.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans un site enchanteur sur le Lac Massawippi. Un Relais pour les gourmets-gourmands. Une des grandes tables du Québec. 25 chambres dont certaines avec foyer et bain tourbillon, balcon. Piscine chauffée, accès au lac: canot, pédalo, planches à voile. Golf, équitation, théâtre d'été. L'endroit idéal pour une pause d'un jour ou des vacances de 5 jours. Forfaits 3 jours disponibles à partir de 92 \$ par pers. en occ. dble incluant soupers, petits déj. et service. AUBERGE HATLEY 819-842-2451. (entre le dimanche et le vendredi).

LAURENTIDES

HÔTEL L'EAU-À-LA-BOUCHE: Ste-Adèle. Un bouquet pour fleurir vos vacances. Confort, calme, détente et tout le service auquel vous vous attendez, 26 chambres luxueuses. Golf et tennis, piscine à prox. Le restaurant vous servira une fine cuisine du marché, 4 fourchettes et l'hôtel 5 fleurs de lys. Demandez nos forfaits. Tél.: sans frais de Mt (514) 227-1415 ou 3229-2991. FAX, 229-7573.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: A Saint-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

Pour informations publicitaires contactez:
JOHANNE GUIBEAU
1-800-363-0305 — (514) 842-9645

EN BREF...

Montgolfières

LE 4e Festival de montgolfières de Gatineau aura lieu du 30 août au 2 septembre. 90 ballons, dont 30 en compétition, seront sur les lieux. Cinq musées du Canada exposeront aussi différentes pièces reliées à l'aérostation et à l'aérospatiale. Ainsi, le Musée national des sciences et technologies présentera, sous un immense chapiteau, une exposition *Ciel et espace* où le public pourra, de 10 h à 20 h, voir le *bras canadien*. Renseignements : Jean Boileau, (819) 243-2331.

Montréalégie

BALLADE EN MONTERÉGIE est une brochure produite conjointement par les Caisses populaires Desjardins et les Fédérations régionales de l'UPA de Saint-Hyacinthe et de Saint-Jean-Valleyfield. Distribué gratuitement dans toute la région, elle présente des producteurs qui vendent sur place des produits frais : fromages de chèvre, agneaux, faisans, canards, sirop et sucre d'érable, miel, fraises, pommes, fleurs, légumes de toute sortes. Elle identifie également les producteurs membres du réseau Agricotours de la Montérégie qui offrent des possibilités d'hébergement (Gîtes du passant, Gîtes à la ferme, Maisons de campagne) ainsi que les Tables champêtres et les Promenades à la ferme.

Renseignements : Association touristique de la Montérégie 1-351-5555 et la Fédération des Agricotours du Québec, 252-3138.

Légendes

LE QUÉBEC est riche d'histoires et de légendes qui aident souvent à mieux saisir les particularités de ses régions. En voici deux du Bas-Saint-Laurent.

Les trois pistoles

En 1621, un navire s'échoue à l'Ouest de l'Île aux Basques. Les provisions d'eau douce s'étant épuisées, deux matelots et un second se rendent à la rivière qui se trouve en face pour y remplir des tonneaux. Alors que les matelots font le remplissage, l'officier sort un gobelet. En voulant y mettre de l'eau, il l'échappe dans la rivière et s'écrie : « Voilà trois pistoles de perdues ! » La rivière ne portait pas encore de nom; elle reçut celui des Trois Pistoles.

La neige sur l'emplacement de l'église

Les paroissiens étaient indécis quant au site de leur cinquième et actuelle église. Le curé proposa une neuvaïne pour confier au ciel le soin d'en décider. Au matin du neuvième jour, à la surprise des paroissiens, un blanc carré de neige en marquait l'endroit. C'était en plein mois d'août ! À ce signe exceptionnel, on plaça la paroisse sous le vocable de Notre-Dame-des-Neiges.

Parc de la Rivière-des-Mille-Îles

Le parc de la Rivière-des-Mille-Îles est ouvert tous les jours de la semaine jusqu'au 2 septembre et durant les week-ends jusqu'au 29 septembre. On peut y louer des canots (5 \$ l'heure, 20 \$ par jour), pédalos et chaloupes (6 \$ l'heure, 24 \$ par jour), kayaks (4 \$ l'heure, 16 \$ par jour) et rabaskas (15 \$ l'heure, 60 \$ par jour). On y trouve en outre des aires de pique-nique et de détente, des jeux de fer et de pétanque, des terrains de volley-ball, des quais et une halte sur les îles. Cet hiver, le parc sera ouvert au ski de fond, à la glissade, au patinage et à la marche. Le parc s'étend sur la rivière du même nom entre Rosemère et Boisbriand. On peut s'y rendre, en vélo, par l'avenue des Perron, le boulevard des Mille-Îles, le rang de l'Équerre ou le boulevard Sainte-Rose, en auto, en utilisant la sortie 16 de l'autoroute des Laurentides et, en autobus, via la station de métro Henri-Bourassa et la ligne 72 des autobus de Laval. L'entrée est libre. Une carte couleurs, un livret et un centre d'interprétation (jeux, affiches, aquariums, diaporamas) permettent aux visiteurs de découvrir par eux-mêmes les multiples aspects de ce milieu aquatique et marécageux. Des randonnées guidées de deux heures, en compagnie d'animateurs professionnels, sont également offertes le vendredi à 1 h 30, les samedi et dimanche à 10 h 30, 13 h, 16 h et 18 h 30. Tarifs : 6 \$ (adultes), 3 \$ (enfants de moins de 13 ans).

Renseignements :

Parc de la Rivière-des-Mille-Îles, 345 boul. Sainte-Rose, Laval, (514) 662-4905.

Retrouvailles à l'Interval

L'AUBERGE de plein air L'Interval, à Sainte-Lucie-des-Laurentides, célébrera le 7 septembre ses 50 ans d'histoire. Une exposition de photographies, allant des années 40 à aujourd'hui, rappellera les beaux jours de l'auberge qui s'est aussi appelée le camp Notre-Dame-du-Bon-Conseil, le camp de la JOC, le camp de Sainte-Lucie, l'Auberge des jeunes travailleuses et travailleuses. Une messe commémorative, une soirée-spectacle et un feu de joie compléteront le programme de la journée. Renseignements : Auberge de plein air L'Interval, (514) 279-9349 (à Montréal), (819) 326-4069 (à Sainte-Lucie-des-Laurentides).

Bourse touristique

CONJOINTEMENT avec Tourisme Canada, le ministère du Tourisme du Québec offrira, le 25 septembre à Montréal et le lendemain à Québec, deux journées d'initiation au fonctionnement des bourses touristiques sous le thème de *Comment tirer profit de votre participation à une bourse touristique*. Chaque journée comportera trois volets : la planification et les étapes à suivre avant la tenue d'une bourse, les règles à suivre pendant la bourse et les impératifs après la bourse. La formation sera assurée par Marie-Andrée Delisle, consultante spécialisée en tourisme. L'approche utilisée favorisera les questions et les échanges. Chaque journée sera complétée d'une table ronde où des professionnels chevronnés de l'industrie touristique québécoise viendront livrer leurs expériences. Les frais d'inscription sont de 50 \$ par personne incluant repas du midi et pauses-café.

MOTS CROISÉS DU MONDE

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III													
IV													
V													
VI													
VII													
VIII													
IX													
X													

HORIZONTALEMENT

1. Promet un emploi... en principe.
2. Fera compliment. On peut le faire chanter.
3. De passage. Pour la boucle.
4. Il est sage de le surveiller pendant son sommeil. Remarque. Stimule l'appétit.
5. Plutôt à l'écart. Fait sa demande.
6. Définitif. Possessif. Plus on l'ouvre, plus on en sait. Interjection.
7. Mis en émoi. Qualifie une Première d'ailleurs.
8. VIII. Antique baigneuse. Vieux prédicateur.
9. IX. Dans la plante, dans le bon sens. Parfaitement régulier. Rivière.
10. X. Ce que font les aoténiens organisés.

VERTICALEMENT

1. Sinistre et dextre, tour à tour.
2. Instable.
3. Il en est repoussant. Son agent est homme d'argent.
4. Aura une autre vie.
5. Peut être un aliment. La Bourse l'intéresse.
6. Gobe n'importe quoi. Sage, n'importe comment.
7. Pronom. Pronom. Dans l'auxiliaire.
8. Fleur. Il faut y mettre les pieds.
9. Note. Petit talent mal employé.
10. II

règne de nos jours. Sec, soit, mais point trop n'en faut.
11. Se retire du fleuve. Subodore les coups tordus.
12. Désert en Asie. Il ne faut pas le prendre pour un butor.
13. Mirent en boule.

SOLUTION DE LA SEMAINE DERNIÈRE

Horizontalement

1. Universitaire.
2. Neveu. Idée.
3. Imaginaire.
4. Vil. Surf.
5. En. Sereins.
6. Radins. Aie.
7. Sirotés. O.M.
8. Iran. Racle.
9. TEP. Typhon.
10. ESO. Pi.
11. Irraisonné.
12. Rail. Orage.
13. Etéignoirs.

Verticalement

1. Usurpateur.
2. Neveu. Idée.
3. Imaginaire.
4. Vil. Surf.
5. En. Sereins.
6. Radins. Aie.
7. Sirotés. O.M.
8. Iran. Racle.
9. TEP. Typhon.
10. ESO. Pi.
11. Irraisonné.
12. Rail. Orage.
13. Etéignoirs.

